

# arsenal

## CIBLE

La fin du gaulisme. Des hommes qui rentrent dans le rang, une œuvre qui s'estompe, des institutions en passe de se transformer. Triste fin d'une aventure qui a profondément marqué la France. Mais pouvait-il en être autrement ?

## THEME

La sinologie paraît à beaucoup comme un divertissement de lettré, aussi peu actuelle que l'Égyptologie. Pourtant Y. Kerlanne estime que les transformations, qu'apportèrent en Chine la libération et la révolution culturelle, n'ont pas effacé d'un trait le passé. Bien plus la Chine actuelle ne se peut comprendre si l'on fait abstraction de la mentalité chinoise qu'elle prétend épanouir et transformer. Un homme ou un peuple, même révolté, s'explique toujours en fonction de son passé. Il serait surprenant que la Chine dont la culture offre une continuité de plus de 3 millénaires, unique dans l'histoire, y fasse exception.

## IDÉES

*Le gaulisme.* Une étude, sans passion, des idées-forces du général de Gaulle.

*Le Coran.* Une traduction nouvelle du livre sacré des Musulmans, qui ne peut manquer d'émouvoir les hommes de foi.

*Jacques Ellul.* L'analyse de *l'Espérance oubliée*, dernier livre d'un professeur protestant qui étudie en sociologue et en théologien les symptômes d'un monde déserté par l'espérance.

## TENDANCE

*L'Islam.* Une introduction à l'étude d'une civilisation que nos contemporains ignorent ou méconnaissent.

## ENTRETIEN

*Mohammed Arkoun.* Un professeur à l'Université de Vincennes expose les problèmes auxquels se heurtent les recherches sur la pensée islamique et les perspectives qu'elles pourraient ouvrir aux hommes de notre temps, à quelque religion qu'ils appartiennent.

revue mensuelle

n° 6 mai

le numéro 8 fr

# IPN DIFFUSION

ccp la source 33-537-41

Boite Postale 558 75026 Paris cedex 01

Dans le cadre des conférences organisées par l'Institut de Politique Nationale, Monsieur Bertrand Renouvin (Directeur de la revue ARSENAL, diplômé de l'Institut d'Études Politiques de Paris) a donné quatre cours, sur les forces politiques après les élections.



1° cassette

\* Le parti communiste est-il révolutionnaire ?

2° cassette

\* Les mouvements de gauche.

3° cassette

\* La droite et l'extrême droite.

4° cassette

\* Que peut-on faire en 1973 ?

Le prix de ces 4 heures d'enregistrement est de 60 F (Franco 63 F). Si vous ne désirez recevoir qu'une des quatre conférences, la cassette est vendue 20 F (Franco 23 F). Les versements doivent être faits soit par chèque bancaire au nom de l'IPN soit par versement au CCP IPN 33-537-41 la Source. Nous vous rappelons que nous n'honorons que les commandes accompagnées de leurs règlements.

# arsenal

Une revue comme les autres, ou différente des autres ? Nous nous en voudrions de trancher sur ce point, laissant ce soin à ceux qui nous lisent.

Du moins pouvons-nous dire ce que nous sommes et ce que nous voulons. Ce que nous sommes ? Sans doute des aventuriers qui refusent d'être de simples marchands de papier. Certainement des hommes libres, puisqu'ils ne dépendent d'aucune puissance financière ou idéologique.

D'aucuns diront des rêveurs. Nous en ferions alors de bien étranges, soucieux que nous sommes d'agir sur notre temps.

Mais l'action n'est qu'un mirage lorsqu'elle s'applique à une réalité que l'on connaît mal. Dans une société où tout paraît vaciller, dans un monde qui semble tourner plus vite, il est bon d'accorder un peu de son temps à la réflexion, sous peine de se laisser emporter par le torrent de la vie, sans plus jamais être en mesure de démêler l'éphémère du durable, l'apparence du réel, la vérité de l'erreur.

Discerner les tendances, analyser les idées en s'efforçant de retenir les plus fécondes, donner la parole à ceux qui pensent et qui agissent, mais aussi prendre parti sans complaisance, refuser les idées fausses sans souci de la mode, affirmer ce que l'on croît et dire ce que l'on veut, tel est l'essentiel de notre projet.

La cité, dans toute sa complexité, sera notre domaine. Et le bien commun notre ambition. Le champ est vaste et notre projet peut paraître démesuré. Mais l'enjeu est tel, et l'indifférence si grande, qu'il n'est que temps de s'en préoccuper.

## Sommaire du n° 6 d'ARSENAL

---

|              |               |
|--------------|---------------|
| <b>CIBLE</b> | <b>page 4</b> |
|--------------|---------------|

---

**La fin du gaullisme, par B. Renouvin**

---

---

|              |               |
|--------------|---------------|
| <b>THEME</b> | <b>page 7</b> |
|--------------|---------------|

---

**Clef à la vision chinoise du monde, par Y. Kerlanne**

---

---

|              |                |
|--------------|----------------|
| <b>IDEES</b> | <b>page 23</b> |
|--------------|----------------|

---

**Le gaullisme, par G. Leclerc**

---

---

|              |                |
|--------------|----------------|
| <b>IDEES</b> | <b>page 28</b> |
|--------------|----------------|

---

**Le Coran, par Perceval**

---

---

|              |                |
|--------------|----------------|
| <b>IDEES</b> | <b>page 35</b> |
|--------------|----------------|

---

**L'espérance oubliée, par G. Leclerc**

---

---

|                 |                |
|-----------------|----------------|
| <b>TENDANCE</b> | <b>page 39</b> |
|-----------------|----------------|

---

**Présence contemporaine de l'Islam primordial, par Perceval**

---

---

|                  |                |
|------------------|----------------|
| <b>ENTRETIEN</b> | <b>page 43</b> |
|------------------|----------------|

---

**Recherche et perspective Islamique avec Mohamed Arkoun**

---

---

|               |                |
|---------------|----------------|
| <b>CARNET</b> | <b>page 47</b> |
|---------------|----------------|

---

**critique des revues**

---

---

|                 |                |
|-----------------|----------------|
| <b>LECTURES</b> | <b>page 49</b> |
|-----------------|----------------|

---

---

|              |                |
|--------------|----------------|
| <b>NOTES</b> | <b>page 56</b> |
|--------------|----------------|

---

---

|                |                |
|----------------|----------------|
| <b>ARSENAL</b> | <b>page 57</b> |
|----------------|----------------|

---

**Liste des points de vente  
Bulletin d'abonnement**

revue

# la fin du gaullisme

par Bertrand RENOUVIN

*De programmes en élections, d'équipes gouvernementales en réforme constitutionnelle, que sont devenus les héritiers du général de Gaulle, et qu'est-il advenu des conceptions politiques, du projet économique et social et du jeu diplomatique de l'homme du 18 juin ?*

*Assurément, les temps ont changé ; il suffit pour s'en convaincre d'observer l'actuel chef de l'État et d'analyser le nouveau gouvernement qu'il s'est donné au lendemain des élections législatives de mars dernier.*

*Le président Pompidou ? On l'a souvent comparé à Louis-Philippe. Plus sûrement, Gilles Martinet le rapproche de Pierre Laval, auvergnat comme lui et qui possédait le solide bon sens, la sérieuse connaissance des dossiers et « l'approche concrète mais terre à terre et égoïste des problèmes » que l'on doit reconnaître au Président de la République. Est-il besoin de dire que, dans ce portrait et plus particulièrement dans le dernier trait, rien ne rappelle le général de Gaulle ? Sans doute n'en demandait-on pas tant à son successeur qui, quel qu'il ait pu être, aurait eu du mal à égaler un homme qu'adversaires et admirateurs s'accordent à reconnaître comme exceptionnel.*

*Mais il y a toujours eu de bons disciples qui, dans le domaine de la pensée ou sur le plan de l'action, s'efforcent de prolonger, de développer, voire simplement de conserver, les méthodes, les intuitions, l'œuvre politique ou intellectuelle de leur maître. Or, quel que soit le jugement global que l'on*

*puisse porter sur la pensée et l'action du général de Gaulle, force est de constater que M. Pompidou — suspecté par certains fidèles d'avoir contribué à écarter le Général des affaires — s'éloigne de plus en plus des orientations fondamentales affirmées par son prédécesseur.*

*Sans doute, jusqu'aux élections législatives de 1973, beaucoup de choses, et quelques hommes, continuaient de rattacher l'élu de 1969 au gaullisme. La présence à des postes-clé de quelques uns des « grands barons » de la République gaullienne rassurait les soupçonneux, de même qu'une conception inchangée de l'organisation des pouvoirs et une politique extérieure qui, sans être excessivement éclatante, suivaient dans une large mesure les impulsions données dans le passé. Les plus sourcilleux trouvaient bien sûr à redire devant la timide relance de la participation et la mise sous le boisseau de la politique de régionalisation, sur laquelle pesait bien évidemment l'échec de la consultation référendaire de 1969.*

*Cependant, tout un pan du gaullisme originel s'effondra lorsque M. Pompidou décida, à la surprise générale, d'organiser un référendum sur l'entrée de la Grande Bretagne dans le Marché Commun et, plus largement, sur la constitution d'une Europe progressivement « intégrée ». On a tout dit, à l'époque, sur l'extrême habileté avec laquelle avait été conçue l'opération. On a moins clairement discerné que cette consultation manifestait la volonté du chef de l'État de donner à la France un nouveau destin, de fournir aux Français de quoi rêver, de quoi s'évader des mille difficultés d'une vie quotidienne de plus en plus soumise à l'impérialisme de la technique. Mais le projet paru trop incertain, et le rêve trop flou ou masquant mal la triste réalité d'une Europe soumise tout entière aux marchands et taillée très exactement à leur mesure. Mais quelles qu'aient pu être les ambitions profondes du chef de l'État — qui n'est certainement pas un supranationaliste de la lignée de Jean Monnet — on vit bien que M. Pompidou rompait avec l'hostilité constante manifestée par le général de Gaulle à l'égard de la Grande Bretagne et s'écartait délibérément des conceptions nationales — et même nationalistes — de l'homme du 18 juin.*

*La période qui s'est ouverte avec les élections législatives de 1973 creuse un peu plus chaque jour le fossé qui sépare le Président de la République de la tradition gaullienne. La composition du nouveau gouvernement Messmer en est un premier signe, bien que de subtils dosages cherchent à rassurer ceux qui ne veulent pas rompre avec les idéaux de la Cinquième République première manière. Mais le départ de M. Michel Debré est un signe, de même que les avances faites à M. Lecanuet et l'entrée dans le gouvernement de représentants de la « droite classique, celle des salons, des visites de châteaux, des grandes écoles et des grandes affaires » dénoncée le mois dernier par M. Mitterrand. Désormais, on gouvernera « plus au centre », sans que l'on sache encore très bien ce que cela signifie.*

*La réforme constitutionnelle annoncée début avril constitue un autre élément d'appréciation. Visant à ramener le mandat présidentiel à cinq ans, elle rompt avec les objectifs de continuité de l'action gouvernementale, de stabilité et d'indépendance du pouvoir qui avaient été ceux du général de Gaulle. A partir de 1976 en effet, le rythme des consultations électorales s'accroîtra à un tel point que la politique du gouvernement sera, plus que jamais, dictée par des considérations électorales, réduite à des actions au jour,*

*le jour, menacée tous les deux ans de bouleversements complets. Comment un régime pourrait-il résister à de telles contraintes, et comment peut-il espérer échapper de façon durable aux crises institutionnelles dont le spectre surgira encore plus fréquemment que par le passé ? Et comment les divisions, les combinaisons partisans que le général de Gaulle cherchait à extirper de la tête de l'État n'en seraient-elles pas renforcées ? N'est-ce pas là l'amorce d'un retour à cette « jachère perpétuelle du pouvoir » qui caractérisait la Troisième et la Quatrième République ?*

*Dans ces conditions, on peut se demander ce qu'il adviendra de la politique étrangère définie et amorcée par le général de Gaulle. Déjà, depuis l'échec du référendum de 1972, la République pompidolienne ne s'est guère signalée par ses initiatives, se contentant de suivre les voies préalablement tracées. Ce qui n'exclut pas, dans un avenir proche, une relance de l'action diplomatique. A moins que la politique extérieure française, par crainte de heurter telle ou telle faction ou groupe de pression, ou encore par absence d'imagination, ne s'enlise définitivement. La réforme constitutionnelle, en tout cas, ne favorisera pas dans l'avenir un jeu propre à la France et susceptible de lui attirer la sympathie des petites et moyennes nations menacées par les impérialismes.*

*Quant à la politique économique et sociale, elle traduit bien l'approche terre à terre, l'optique purement gestionnaire des problèmes. Point de grand projet susceptible de dépasser la « société de consommation », de transformer les structures économiques pour faire entrer la France dans l'ère post-industrielle. Simplement, une pratique industrialiste (fort bien analysée par Gilles Martinet dans *Le Système Pompidou*), dont on s'efforce d'atténuer les « retombées » par des mesures au coup par coup, certainement utiles, mais qui traduisent très habilement la volonté de « récupérer » à toute force une contestation qui s'appuie sur des injustices trop criantes et sur une exploitation de l'homme trop manifeste pour qu'une simple politique de répression suffise à la mater.*

*Pratiquer ainsi une politique gestionnaire dans un pays qui a manifestement besoin de transformations profondes exige une grande souplesse, une veille constante et un solide appareil d'État. Que la concession soit trop tardive ou la fermeté employée mal à propos, que l'attention se relâche, que l'appareil d'État se fissure ou se morcelle sous l'effet d'une crise interne, et tout peut être emporté.*

*Voici donc un État dont le chef n'exerce plus aucun charisme et qui ne s'enracine dans aucune légitimité. Et voici un régime qui n'a aucun projet à proposer à une société qui chancelle sur ses bases, si ce n'est un retour aux errements politiques et partisans et un ensemble de mesures conjoncturelles. Triste fin, à laquelle assistent impuissants les compagnons d'une belle aventure. Sans doute accuseront-ils les disciples infidèles et les mauvais héritiers. En oubliant que la politique gaulliste ne pouvait pas survivre longtemps à la mort de son fondateur, lui qui n'a pas su — ou pas pu — enraciner son œuvre dans la durée.*



*Thème*

# clef à la vision chinoise du monde



# en guise de présentation

**YANN KERLANNE**, qui a déjà donné plusieurs articles à la « Nouvelle Action Française », a vécu de longues années en Chine et en Extrême-Orient. Parlant et écrivant le chinois, ayant épousé une pékinoise, la Chine est pour lui comme une seconde patrie. Contrairement à beaucoup d'amateurs d'aventure qui, grisés par un Ciel nouveau, en viennent à oublier leur passé, il a, estime-t-il, réussi à éviter cet écueil.

La sagesse profondément humaine du précepte évangélique « ne jugez pas ! » est pour lui primordiale, aussi s'est-il toujours refusé à porter sur la Chine un jugement de valeur, pour n'essayer que d'en faciliter l'approche et l'intelligence.

Cet effort pour garder « le juste milieu », la Voie Moyenne de Confucius, est certes plus difficile que critique passionnée ou éloge dithyrambique. Il est possible lorsqu'il évoque la Chine Moderne que ses admirateurs inconditionnels verront en ces propos l'expression d'un esprit réactionnaire, tandis que les détracteurs systématiques de ce régime y verront l'apologie du Maoïsme.

*La Chine a toujours excité l'intérêt de l'Occident.*

Dans un récent article paru dans l'hebdomadaire américain « Newsweek », un journaliste, revenu depuis peu d'un séjour en Chine, avouait qu'il était presque impossible de nouer actuellement avec ce peuple d'autres contacts que superficiels. Malgré cela, ou peut-être à cause de cela, la Chine continue à piquer la curiosité des États-Unis et du Monde.

Il est certain que plus un pays passe pour impénétrable plus il excite la curiosité. Attrait de l'exotisme, quête un peu blasée de cette excitation à fleur de peau que l'on éprouve à la rencontre de quelque chose de jamais encore vu ou d'un sentiment jamais éprouvé. Pourtant cette curiosité me semble comporter un élément beaucoup plus profond : c'est le besoin de comprendre autrui, accru s'il est possible du fait de cette irritation que nous ressentons toujours plus ou moins, lorsque nous constatons que des hommes, nos semblables, paraissent en fait intrinsèquement différents de nous et peuvent vivre en apparent équilibre tout en fondant leur existence sur des valeurs, des postulats esthétiques ou moraux qui nous sont complètement étrangers.

*Le premier avantage du contact avec une civilisation aussi différente que la Chine c'est de nous obliger à réviser notre « système de référence » et nos jugements.*

Notre culture « helléno-romano-judéo-chrétienne » a fait de nous, avouons-le, des individualistes forcenés : la vision hédonique et égoïste des Grecs confondant Beauté et Vérité, nous a fait considérer la réussite de notre existence comme une œuvre éminemment individuelle où la quête de notre bonheur particulier ne nous laisse guère le loisir de nous attarder à considérer l'aspect social de l'homme et les impératifs de la vie en société. L'apport du judaïsme fut de nous donner la foi en une révélation unique, à l'intention d'un petit nombre d'élus, certitude que la religion catholique vint encore renforcer par un dogme et une morale obligatoires, faisant du salut le résultat d'un amour et d'une relation strictement personnels entre un croyant et le Christ. Certes on a mentionné dans le credo le Corps Mystique et la communion des saints, mais surtout depuis la Réforme et le jansénisme, l'accent ne fut jamais mis sur cet aspect, qui aurait pourtant été capital pour la pénétration du catholicisme en Chine. Enfin l'aspect

juridique de la conception de faute et de péché que nous tenons des Romains donna à notre morale, il faut bien en convenir, un aspect restrictif des plus négatifs.

Nous sommes en fait imbus du concept *d'homme universel*, valeur absolue, toujours et partout semblable à lui-même, dont nous avons démonté le mécanisme et expliqué les lois auxquelles il importe de se conformer. Tout ce qui ne suit pas cette norme universelle nous choque : « *Comment peut-on être chinois ?* » dirions-nous volontiers, parodiant Montesquieu. Il y a quelques siècles nous serions de bonne foi partis en croisade contre cette « anomalie criminelle », car tout ce qui s'écarte de notre droit chemin battu ne peut être que « mal ». Aujourd'hui heureusement notre étonnement un peu scandalisé se nuance, nous pressentons, obscurément, que cette différence entre les hommes peut au fond être richesse.

Le premier enrichissement que nous apporte donc le contact avec un Monde et une Culture différents des nôtres, est de nous obliger à remettre au zéro tous ces instruments de mesure, ces « compteurs », si je peux m'exprimer ainsi, que sont pour nous tous les systèmes de références : préjugés ou jugements de valeur, que notre vie, notre milieu social, notre héritage culturel ont peu à peu élaborés en nous et grâce auxquels nous portons jugement sur tout et tous. Déjà aléatoires lorsque dans un même pays nous apprécions une classe sociale différente, ces catégories sont sans prise ni valeur lorsqu'il s'agit de comprendre une culture différente de la nôtre.

L'expression « *se mettre à la place d'un autre* » est équivoque, car nous ne cherchons pas à ressentir ce qu'il ressent, mais ce que nous ressentirions dans une situation analogue.

Si nous voulons vraiment comprendre les autres, qu'on excuse cet aphorisme, il faut commencer par ne pas les juger en

fonction de nous-mêmes : il y a une équivoque dans le prétendu effort d'objectivité que nous faisons lorsque nous essayons de nous mettre à la place d'autrui, car il est illusoire de prétendre se mettre dans la peau d'un autre, si l'on ne se dépouille pas auparavant de sa personnalité propre et de ses préjugés. Autrement cet effort se bornerait à essayer de se voir soi-même dans une situation différente. Bien des gens sont victimes de cette illusion et ne jugent des réactions des autres qu'en fonction de ce qu'ils feraient s'ils se trouvaient en leur lieu et place. Un exemple illustrera ce point de vue mieux qu'un long discours : celui de la réaction de la plupart des Occidentaux en face des communes populaires, cette promiscuité et cette vie en commun sans un instant de solitude nous paraissent insupportables et nous supposons honnêtement qu'il en est de même des Chinois, alors qu'en fait accoutumés qu'ils sont dès l'enfance à ne jamais être seuls c'est l'isolement qui leur serait pénible. Comme me le faisait remarquer un évêque de mes amis, qui séjourna deux ans dans les prisons de Chine du Nord, les geôliers avaient réalisé que pour leurs compatriotes la cellule était le régime disciplinaire le plus rude, tandis que pour les Occidentaux au contraire c'était le régime de la vie en salle commune, aussi agissaient-ils en conséquence.

Quand il s'agit de comprendre les autres, compassion, sympathie, amour même sont insuffisants si l'on ne sait pas en quelque sorte voir avec ses yeux.

*Le renoncement qu'implique cet effort est à la fois symbolisé et résumé dans « l'apprentissage » de la langue.*

De même que pour apprendre à nager il faut se jeter à l'eau, le seul moyen de pénétrer vraiment une culture c'est d'en apprendre la langue, dans le milieu même, sur le tas.

Cet « apprentissage » de la langue (je dis apprentissage car il s'agit bien de la pénible acquisition de l'usage d'un instrument) exige, ceux qui en ont fait

l'expérience ne me démentiront point, une grande dose de renoncement. Il faut revenir au stade de l'enfance et repartir à zéro, car quand on balbutie le B.A. BA, sans autre moyen de se faire comprendre, toute notre culture, tout notre acquis antérieur deviennent momentanément inutilisables, et doivent rester relégués dans un coin de notre conscience, comme au grenier les vieilleries hors d'usage. Il faut penser dans une nouvelle langue, se refaire des catégories neuves, accepter de paraître ridicule et d'être la risée des interlocuteurs. Après cette expérience d'humilité, cette nuit intellectuelle, une fois forgé le nouvel instrument d'expression il est loisible d'aller rechercher les éléments de notre ancienne culture sur lesquels nous poserons peut-être un regard nouveau, car nous les verrons sous un autre jour. Nous nous apercevrons alors que ce n'est pas sans raison que Saint-Ignace disait à ses fils que l'on est autant de fois homme que l'on possède de langues, d'ailleurs cette expérience nul ne l'a mieux vécue que les premiers jésuites arrivés en Chine. Ils sont à ma connaissance les seuls missionnaires de leur temps à avoir compris que la prédication apostolique n'était pas une croisade destructrice des cultures différentes, mais bien un effort d'approfondissement et de compréhension mais à un niveau où par delà les oppositions superficielles on retrouve la commune racine, celle qui permet de réaliser que rien de ce qui est homme ne nous est étranger. Une cabale animée par les jansénistes et poursuivie par les dominicains et les lazaristes, jaloux de leur succès, détruisit dans l'œuf tout ce patient effort, et, réduisant à zéro tous les contacts établis, annihila pour des siècles tout effort d'entente entre l'Orient et l'Occident.

Essayant un instant d'oublier notre individualisme, nous allons maintenant, pour comprendre la Chine, l'aborder avec un regard neuf et chercher à découvrir quels sont les jugements de valeur, voire même les préjugés avec lesquels un Chinois pose son regard sur l'univers qui l'entoure.

*Ordre et Désordre sont les deux notions essentielles de la conception chinoise du Monde.*

Comme nous avons eu l'occasion de le souligner dans deux articles récemment publiés (1) et dont nous ne faisons que rappeler brièvement le contenu, la conception que les Chinois, peuple de paysans attachés à la glèbe, se firent du Monde fut façonnée par la nature du sol, le climat, en un mot les conditions de vie que leur imposait le pays qu'ils habitaient.

L'alternance régulière des saisons, la succession du jour et de la nuit, leur suggéra l'idée d'un *ordre* bénéfique naturel auquel il importait de se conformer : si l'on veut que les récoltes prospèrent, force est bien de tenir compte des saisons et donc de suivre un calendrier. Pourtant en face de cet ordre plus régulier en Chine que partout ailleurs, s'affirment des cataclysmes imprévisibles et presque toujours inexplicables pour eux : sécheresses, inondations d'où découlaient épidémies et disettes, qui apparaissent fortuites puisqu'ils ignoraient les sources du fleuve Jaune et le mécanisme des précipitations atmosphériques. De là découla la notion de *désordre* le MAL essentiel opposé à l'ordre.

L'idée de la nécessité de se conformer aux lois de la Nature, et l'intuition que, placé entre le Ciel et la Terre, l'homme était un Microcosme analogue au Macrocosme-univers, dont il subissait les lois, firent estimer que ce désordre néfaste étaient en quelque sorte une réaction de l'Univers, lorsque l'homme en transgressait l'ordre et les lois : dans ce contexte le châtement était conçu moins comme la punition du coupable, que comme la réparation nécessaire au rétablissement de l'ordre, d'où dépend la prospérité de tous. Cette notion de cataclysme, signe de la manifestation du courroux, de la « Vengeance céleste » n'est pas propre aux seuls Chinois, mais plus que d'autres ils sont sensibles à la nécessité de détruire la cause du désordre pour permettre le retour à l'ordre.

L'ordre d'en Haut modelant et déterminant l'ordre terrestre, était donc la règle suprême de l'action humaine inscrite dans cet univers. Connaître cet ordre pour s'y conformer était la sagesse amenant la prospérité et cet équilibre suprême que les Chinois appellent l'Harmonie, tandis que la méconnaissance de cette règle souveraine ne pouvait amener que désordre, donc souffrance misère et mal. La prudence paysanne amena les Chinois à essayer de se prémunir le plus possible contre les risques d'une action intempestive, c'est ainsi qu'au cours des âges ils multiplièrent les prescriptions du calendrier et les pratiques de divination, moins pour tenter de connaître leur destin individuel, que pour trouver une règle d'action permettant de savoir quand il convenait d'agir ou de s'abstenir.

Tout ceci permet de se rendre compte sans qu'il soit nécessaire de le souligner davantage que le paysan chinois n'a pas cherché à définir une cosmogonie fournissant une explication rationnelle du Monde, il se défie instinctivement de la spéculation métaphysique qu'il considère pour le moins comme oiseuse et inutile. Il ne veut que déterminer des règles d'une morale pratique qui lui permettra d'assurer sa survie et d'améliorer ses conditions d'existence. Il s'agit d'une recherche de morale pratique en quête du BIEN, et non d'un effort de connaissance orientée vers le VRAI dont le Chinois ne voit guère l'utilité et qu'il croit à priori impossible, « *qu'est-ce que la Vérité* » dirait-il volontiers avec Pilate. De plus cette morale ne se fonde pas sur la recherche d'un salut individuel réalisé dans un autre monde, elle tend seulement à améliorer les conditions de la vie quotidienne de l'homme en société.

Ces considérations suffisent dans leur brièveté, mais elles sont fondamentales pour l'intelligence de tout ce qui va suivre.

*En pratique la Cosmogonie chinoise fonde sa vision du monde sur une hypothèse dualiste, celle des deux principes*

*YANG et YIN souvent identifiés respectivement aux forces mâle et femelle.*



Sans avoir, encore une fois, jamais érigé cette vision du Monde en système les Chinois en sont très tôt venus à considérer que l'Univers et tous les êtres étaient le résultat d'un dualisme de deux principes complémentaires bien qu'opposés : le YANG principe mâle, le YIN principe féminin. Il ne s'agit point là d'ailleurs d'un manichéisme fondé sur l'opposition de deux principes antagonistes agissant en contradiction comme une couple de forces opposées : mais de la conjonction de deux éléments concourant à l'existence de tout être.

Cette traduction d'un passage du philosophe Tchouang-tseu, bien que peu littérale donnera une idée de ce que je veux dire ici : « *L'apogée du yin (condensé dans la terre) c'est la passivité tranquille. L'apogée du yang (condensé dans le ciel) c'est l'activité féconde. La passivité de la terre s'offrant au ciel, l'activité du ciel s'exerçant sur la terre, des deux naquirent tous les êtres. Force invisible, l'action et la réaction du binôme ciel-terre produit toute l'évolution.* » (2)

Avec ce génie qu'ont les Chinois pour classer les choses en catégories pratiques, ils s'essayèrent à classer sous cette double rubrique toutes les contradictions que nous présentent les phénomènes qui nous entourent.

Ainsi aux Yang et Yin rapproche-t-on, non seulement le masculin et le féminin, mais la lumière et l'obscurité, le sec et l'humide, l'impair et le pair, l'Est et l'Ouest etc. Mais tous ces éléments s'équilibrent et c'est cet équilibre qui fait la réalité de tout être, il est significatif que le mot chose

東西

*dongxi* se

définisse par l'opposition des deux caractères signifiant les deux points cardinaux Est-Ouest, le situant pour ainsi dire, dans l'espace. Ces deux éléments ne sont jamais isolés mais se combinent à l'infini. Comme on le voit dans la fameuse image, figurant l'interprétation de ces deux principes, au centre du Yang se trouve du Yin, et au centre du Yin du Yang.

Ce dualisme a donné aux chinois le goût de la symétrie qu'on retrouve dans leur art et dans leur littérature avec leur amour des doubles sentences affrontées ou appariées. Les lions de pierre gardiens des Palais sont toujours par couple, ainsi que les génies gardiens des Temples : c'est ainsi qu'aux portes des pagodes traditionnelles on trouve souvent le Dragon Vert génie de l'Est et le Tigre Blanc génie de l'Ouest, leur affrontement étant considéré, nous l'avons vu, par la croyance populaire comme le principe de toute chose.

Dans le livre des Mutations, le fameux *Yiking*, livre sacré s'il en fut, le Yang-impair figuré par un trait continu et le Yin-pair figuré par un trait discontinu, forment par leurs combinaisons les huit trigrammes (souvent représentés entourant les deux principes) et qui associés deux par deux produisent les 64 hexagrammes sacrés sur lesquels se fondent divinations et spéculations qui impressionnèrent si fort Leibnitz. Ce livre bien que très abstrait, est d'ailleurs tout tourné vers la pratique et vers l'amélioration de

notre vie : il ne cherche pas à nous prédire l'avenir et notre bonheur individuel, mais à nous donner en fonction de notre nature qu'il révèle des conseils de sagesse et d'action. Certains penseurs contemporains y voient même une préfiguration du système binaire fondement de l'informatique.

C'est sur ces deux principes et sur la nécessité de maintenir ou de rétablir dans le corps humain un équilibre menacé, que se fonde toute la doctrine de l'acupuncture. Les points favorables ne sont pas définis une fois pour toute, en fonction d'une maladie ou d'un désordre donné, mais devront être choisis dans chaque cas après une minutieuse étude qui fait entrer en ligne de compte, avec les symptômes cliniques, la date de naissance du malade, la saison, le jour et l'heure car tout cela influe sur l'harmonie du Yin et du Yang. Elle ne vise pas à guérir mais à rétablir dans l'organisme du malade l'équilibre des deux principes qui est pour lui le meilleur, une fois les choses remises en ordre, le désordre, cause de la maladie, disparaîtra automatiquement. Exemple typique et bien irritant pour l'esprit scientifique occidental d'une technique éprouvée, fondée sur une pratique millénaire, que ne vient expliquer aucune théorie sérieuse, et qui pourtant donne chaque jour des résultats surprenants.



Il est à noter que le dialectique marxiste s'inscrit dans la pensée des masses chinoises, comme une nouvelle illustration du dualisme que la Chine connaît depuis la plus haute antiquité.

Ces quelques considérations sur la pensée et la philosophie chinoise sont suffisantes dans l'optique de cet article. Certes la Chine n'a pas manqué de penseurs originaux, mais ils eurent peu d'influence sur la masse, seul le moraliste Confucius, mais il ne faisait qu'explicitier le contenu de la conscience populaire, a laissé une empreinte profonde.

Pour nous résumer, cette vision du Monde est aux antipodes de nos systèmes logiques et rationnels, elle se fonde sur une intuition vague qui ne cherche ni à éviter les contradictions ni à s'expliquer. Tout ce qu'elle recherche c'est à nous donner une morale qui sera une règle pratique de vie et aura pour but essentiel d'améliorer notre existence.

Maintenant que nous possédons les éléments essentiels nous allons procéder, comme dans un tableau impressionniste, par petites touches successives d'où se dégagera peu à peu une vision d'ensemble.

*La famille est l'élément essentiel de la société chinoise, c'est même le seul élément dont les Chinois essaient d'assurer la pérennité.*

Dans un climat rude, aux hivers et aux étés marqués, vivant sur une terre pauvre qui exige de lui un labeur acharné, une ténacité, une patience qu'aucun échec ne rebute, le paysan chinois a vite réalisé que laissé à ses seules forces l'individu est condamné à disparaître. Comme tout paysan il a réalisé l'importance de la famille, mais plus qu'aucun autre il a poussé le système familial jusqu'en ses extrêmes conséquences.

Le caractère qui représente la famille  *jia*, est un assez bon symbole, il représente un cochon, symbole de la prospérité familiale, sous un toit qui

protège et réunit la famille. Primant sur l'individu c'est la cellule essentielle, d'ailleurs on peut remarquer qu'en Chine centrale le sol est trop pauvre et le travail qu'il réclame trop artisanal pour permettre la constitution d'une « unité » plus importante, seule la famille est vraiment à l'échelle des nécessités qu'impose l'exploitation du sol.

Ce fait est d'une telle importance que dans le *petit livre rouge*, Le Président MAO lui-même y fait allusion en citant une parabole connue de tous les Chinois : *« Dans la Chine antique il y avait une fable intitulée « Comment Yukong déplaça les montagnes ». On y raconte qu'il était une fois, en Chine septentrionale, un vieillard appelé Yukong des Montagnes du Nord. Sa maison donnait, au sud, sur deux grandes montagnes, le Taihang et le Wangwou, qui en barraient les abords. Yukong décida d'enlever, avec l'aide de ses fils, ces deux montagnes à coups de pioche. Un autre vieillard, nommé Tcheseou, les voyant à l'œuvre, éclata de rire et leur dit : « Quelle sottise faites-vous là ! Vous n'arriverez jamais, à vous seuls, à enlever ces deux montagnes ! » Yukong lui répondit : « Quand je mourrai, il y aura mes fils ; quand ils mourront à leur tour, il y aura les petits-enfants, ainsi les générations se succéderont sans fin. Si hautes que soient ces montagnes, elles ne pourront plus grandir ; à chaque coup de pioche, elles diminueront d'autant ; pourquoi donc ne parviendrions-nous pas à les aplanir ? » Après avoir réfuté les vues erronées de Tcheseou, Yukong, inébranlable, continua de piocher, jour après jour. Cela émut le Ciel, qui envoya sur terre deux anges emporter ces montagnes sur leur dos ».*

Cette parabole est très riche, car elle illustre le fait important que la recherche de la survie pour les Chinois n'est pas dans l'immortalité individuelle, mais dans la pérennité de la famille dont les membres unis entre eux assurent la continuité. Ce primat de la famille modèle toute la vie chinoise, ses conséquences sont innombrables, tant sur le plan de la morale, fatalement différente de notre morale

individualisée, que sur le plan du mode de vie et du milieu.

*Cette famille n'est pas limitée aux seuls vivants, mais elle comprend aussi les ancêtres défunts.*

La famille est une cellule qui doit survivre malgré la mort des individus qui la composent. Pour un Chinois elle unit dans une même communauté d'intérêt vivants et défunts, car la mort ne fait pas disparaître le lien qui unit les membres d'un même clan. Le culte des ancêtres n'est pas dans cette optique une déification des disparus, l'expression de la réalité de ce lien. Sur la survie des morts dans l'au-delà les Chinois n'ont que des idées très vagues et contradictoires, beaucoup acceptent la métempsychose bouddhiste sans pour cela renier les croyances populaires qui en font un autre monde à l'image du nôtre. Ici encore le Chinois se refuse à toute élucubration métaphysique, il cherche seulement par tous les moyens à aider les défunts dans l'au-delà. Cette survie n'est d'ailleurs que temporaire, aussi souhaite-t-on aux défunts longue vie c'est pourquoi ce qui nous paraît ironique mais pas au Chinois on grave le caractère longévité sur les cercueils. Le culte voué aux ancêtres ne porte que sur trois générations, cinq pour les Empereurs, et la survie et le bien-être dans l'au-delà sont en fonction de la qualité du culte rendu par les membres de la famille. Il y a là en somme un échange de bons procédés : le culte des vivants permet aux défunts de mieux survivre dans l'au-delà, tandis que réciproquement la bénédiction des défunts envers leurs proches se concrétisait par des influences fastes appelées,  *fengshui* « vent et pluie » car en amenant la fécondité des sols on assurait la prospérité de la famille. La fête des Morts qui correspond à peu près comme date à notre Pâques est d'ailleurs la fête du renouveau, et de l'apparition de la végétation, comme si les paysans ayant constaté que le corps assurant au sol une nouvelle fécondité, le défunt avait donc un rôle à jouer pour assurer la continuité familiale.

Le Bouddhisme essentiellement individualiste ne parvint à s'implanter en Chine qu'à partir du moment où les bonzes se décidèrent à concrétiser leur activité religieuse en des cérémonies en l'honneur des défunts. Nombre de leurs enseignements étaient certes en opposition aux idées taoïstes et aux croyances populaires, mais le paysan prudent jugea que deux précautions valaient mieux qu'une et que rien ne s'opposait pour que lors des rites funèbres on fasse simultanément appel aux prêtres taoïstes et aux bonzes bouddhistes. Les représentants religieux ne sont pas là pour témoigner de la foi du défunt, mais pour l'aider à mieux passer dans l'autre monde par des rites magiques et non point religieux.

*Tous les membres d'une même famille sont solidairement responsables. La vertu essentielle est la piété filiale.*

L'unité créée par le lien familial est telle, que les Chinois trouvent normal que tous les membres d'une même famille soient considérés comme solidairement responsables. C'est ainsi qu'un crime particulièrement grave entraînait le massacre de toute une famille et la destruction des tombeaux, et donc la disparition de la famille entière. En contrepartie l'honneur fait à un membre d'une famille rejaillissait sur tous les autres et à titre éminent sur les ancêtres, l'annoblissement que conférait en quelque sorte le mandarinat, rejaillissait sur les ancêtres promus alors à titre posthume. C'est ainsi que le fondateur d'une nouvelle dynastie, avait pour premier soin de titulariser ses ancêtres dans le titre d'empereur ou d'impératrice. D'ailleurs bien des gens du commun lors de funérailles décernaient à leurs ancêtres des titres de courtoisie, dont auraient tort de sourire ceux qui nous se les arrogent de leur vivant.

On comprend alors que la *piété filiale*, qui est la vertu qui assure à la famille de conserver sa structure, est considérée comme le premier et le principal de tous les devoirs. Cette piété filiale qui s'exprime en premier dans le culte des ancêtres et des parents, est en fait la prise

de conscience du lien qui unit tous les membres d'une même famille et du respect que nous devons à ceux dont nous tenons la vie. D'ailleurs seule la solidarité que nous aurons avec eux permettra d'assurer la continuité et donc, pour notre part, nous contribuerons à la pérennité de la famille. Le premier crime contre la piété filiale, dit Confucius, est de ne pas assurer sa descendance et donc de ne pas avoir de fils. Aussi trouvons-nous dans le vocabulaire chinois, s'opposant corrélativement au terme signifiant « orphelin », un autre, marque d'une plus grande malédiction, et qui signifie « sans descendant ». Sans l'exprimer les Chinois ont toujours pratiqué le commandement « *Ton père et mère honoreras, afin de vivre longtemps* », et considéré comme devoir primordial le respect des vieillards, en aucun pays les anciens n'étaient plus entourés ni plus adulés qu'en Chine. Jamais les Chinois n'ont eu peur de vieillir, puisque la considération et le respect de tous leur étaient assurés en proportion de leur âge. Il est vrai qu'ils n'auraient pas comme nous autres Occidentaux, à espérer les bienfaits du vieillissement isolé dans un asile, rien que cette idée paraîtrait aux Chinois comme un monstrueux crime contre nature.

*La logique de la piété filiale aboutissait dans la société chinoise à des conséquences qui nous choquent fort...*

*La piété filiale*, avouons-le, si on la pousse à l'extrême, aboutit à des conséquences qui nous choquent un peu et à des conclusions morales bien différentes de ce que nous pensons.

Les petites histoires édifiantes à l'usage de la jeunesse relatent complaisamment l'acte de vertu d'une jeune veuve qui choisit de nourrir de son lait sa belle-mère édentée plutôt que son nourrisson, car dans l'ordre de préséance morale, si je puis m'exprimer ainsi, les

vieillards ont le pas sur les jouvenceaux ; un vieillard irremplaçable est plus précieux que l'enfant que l'on peut plus facilement remplacer, non de gaieté de cœur mais si la nécessité y oblige.

C'est pour cela qu'au temps des concessions étrangères à Shanghai, les gangsters copiant leurs modèles américains, s'en prenaient plus volontiers aux personnes âgées, donnant au mot kidnapping un sens inattendu, car pour elles toute la famille paierait sans discuter, tandis que des enfants, moins essentiels et non irremplaçables ne procureraient pas aussi sûrement la rançon.

*... en dérive la place de la femme dans la famille...*

Le travail aux champs étant avant tout une affaire d'homme, le mâle a priorité sur la femme parce qu'il assure la vie matérielle. On a parlé dans la Chine ancienne d'un matriarcat primitif, mais dans la Chine classique il n'en reste plus trace, et la prédominance du père est bien affirmée. De plus en société hexogamique (3) la femme est un élément allogène que l'on ne peut introduire dans un nouveau foyer qu'avec le maximum de précautions. Le mariage en effet est avant tout un rite de rupture de la fiancée avec sa famille d'origine, chez laquelle ne se déroule qu'une brève cérémonie d'adieu suivie d'un enlèvement simulé. Nul membre de la belle-famille ne participe en principe au repas de mariage et à la cérémonie dans son nouveau foyer. Le rite essentiel consiste en l'acceptation rituelle et formelle de la nouvelle épouse par les parents et les ancêtres présents dans leurs tablettes. Le repas qui suit symbolise la joie de l'accueil au sein de la communauté familiale. Toutes les précautions ont été longuement prises pour qu'elle soit un élément harmonieux, et les devins se sont longuement penchés sur l'accord des destinées des deux époux par

(3) l'hexogamie est en Chine poussée plus loin que partout ailleurs, car il y a empêchement de mariage entre deux individus ayant le même nom (Il y a environ 450 noms de familles en Chine) car même si une filiation commune ne peut être prouvée le nom est suffisant pour démontrer l'existence à l'origine d'un ancêtre commun.

l'étude comparée des huit caractères cycliques (2 pour l'année de naissance, 2 pour le mois, 2 pour le jour, 2 pour l'heure) qui détermine les qualités et le sort de chacun d'entre nous.

*... car ce n'est pas le fiancé qui prend une épouse, mais la famille principale concernée, qui la lui procure.*

On le comprend sans peine, la famille première concernée et solidairement intéressée par sa continuité, et dont l'autorité réside chez les parents, a seule son mot à dire en matière de mariage, assurer sa descendance est trop important pour se fier en ce domaine au béguin passager que peut exciter un joli minois, d'ailleurs la réclusion des femmes et la coutume faisaient que la plupart du temps, les deux époux ne se connaissaient pas. On devine l'émotion du nouveau marié lorsqu'après les prosternations devant les ancêtres, il était admis à soulever le voile rouge qui couvrait jusque là le visage de sa fiancée. Certes une telle attitude choque notre sensibilité moderne, et nous préférons la liberté de choix, mais sans vouloir porter jugement, on peut penser que tout mariage étant par définition une loterie ce moyen de tirer le gros lot en vaut bien un autre.

Il va de soi que la femme étant d'abord choisie pour continuer la famille, la jalousie dans cette perspective devient un vilain défaut. La polygamie est donc conseillée si aucun autre moyen n'existe de continuer la famille, mais, là encore, la famille a son mot à dire, l'épouse secondaire prend sa place au foyer à côté de l'épouse principale qui garde l'autorité ; les enfants du second lit étant acceptés comme les siens, ce qui serait également le cas des enfants qui auraient pu naître d'une servante. Mais que l'on ne s'y trompe pas, s'il est permis au seigneur et maître de se distraire à l'occasion avec des demoiselles de petite vertu, sans que personne n'y trouve à redire, pourvu qu'il garde la mesure et ne dilapide pas en débauches son patrimoine, il en serait tout autrement si la fantaisie lui prenait d'introduire à son foyer un jeune tendron

qui l'aurait séduit, car alors le clan familial tout entier se dresserait contre l'intruse, élément perturbateur. Cela en effet créerait un clan à l'intérieur de la famille, il est de même sage pour un époux de ne pas montrer envers l'une de ses conjointes une tendresse trop exclusive, car cela soulèverait le même réflexe de défense. Pour la même raison un amour passionné pour une épouse légitime, cela arrivait même dans la Chine ancienne, devait rester en apparence dans les limites de la modération.

Pour une épouse chinoise, la belle-mère, reine du foyer est bien plus « l'autorité » que son mari, plus qu'ailleurs la belle-mère peut en Chine se montrer une despote car elle garde les brus sous sa coupe, toutes n'étaient d'ailleurs pas des tyrans et la jeune mariée pouvait rêver au jour où elle deviendrait à son tour belle-mère. Le seul recours contre une belle-mère abusive était le suicide, seul cas où la propre famille de la victime pouvait intervenir et demander vengeance.

En somme la femme, destinée à vivre hors de sa cellule d'origine, était considérée avec méfiance jusqu'à ce qu'elle ait fait la preuve de sa loyauté envers sa belle-famille.

*Toute société paysanne préfère les garçons aux filles, en Chine plus encore qu'ailleurs, si la dureté des temps oblige à des sacrifices, elles seront plus facilement abandonnées.*

Les Chinois ont toujours adoré les enfants et malgré la préférence paysanne pour les garçons, les petites filles ne sont pas dans l'ensemble moins bien traitées que leurs frères. Jusqu'à l'heure où la coutume veut que l'on sépare les sœurs des frères, ils s'ébattent librement ensemble et sans aucune contrainte. Jamais il ne viendra à l'esprit d'un Chinois d'empoisonner les enfants par des ordres et des conseils, et si à part quelques vieillards attendris il ne vient à l'esprit de personne de les embrasser ou caresser, ils ont cette joie suprême de la plus complète liberté. Cela donne dans l'ensemble des enfants sains et heureux de

vivre, la sélection naturelle se chargeant de supprimer les inaptes.

Ceci dit, il est bien évident qu'au sein de la famille les filles représentent un capital de moindre rendement que les garçons, puisqu'à l'âge nubile elle quitteront leur famille. Dans le cas où la misère, hélas fréquente en Chine, oblige la famille à se restreindre, les filles seront sacrifiées de préférence aux garçons, abandonnées ou vendues. Mais qu'on ne s'y trompe pas ce n'est jamais de gaieté de cœur, et on comprend de pauvres paysans de préférer vendre leurs filles, fut-ce pour devenir fille de joie, ce qui n'a d'ailleurs en Chine rien de très infâmant, certaines impératrices célèbres ayant appartenu à cette corporation. Quant à l'infanticide il ne se pratiquait guère que sur les filles. Dans le cas où un enfant était de par l'heure de sa naissance réputé néfaste pour ses parents ou sa famille, on s'arrangeait si on voulait le conserver, et surtout s'il était du sexe mâle, pour le faire adopter par un tiers en vue de

conjuré le mauvais sort. Les parents adoptifs dans ce cas pouvant soit prendre en charge l'enfant, soit se contenter du titre honorifique de « parents secs. » Certes l'infanticide nous répugne, mais est-il plus immoral d'attendre avant de décider souverainement du sort d'une vie de savoir ce qu'est l'enfant, que de pratiquer la destruction d'un embryon de six mois ? Encore une fois il s'agit là d'une obligation morale, aussi curieux que cela nous paraisse, et la décision était le plus souvent prise à l'insu de la mère qui feignait de croire avoir mis au monde un enfant mort-né.

*De la pudeur et de la prudence des chinois...*

Tout le monde sait que la Chine possède une littérature érotique, inégalée en Occident jusqu'à ces dernières années. Et pourtant bien que quelques riches désœuvrés se soient plongés dans la débauche, on ne peut pas dire que le peuple chinois soit très porté sur la sexualité,

## TROIS OUVRAGES DE BASE POUR LA CONNAISSANCE DE LA LANGUE CHINOISE :

● LAN YANRU — *Le chinois par la méthode directe* — Deux volumes 19 x 21 cm, de 128 et 152 pages, avec chacun deux disques 33 tours (17 cm), cartonnés

Premier Livre ..... 32 F

Deuxième Livre ..... 48 F

● Yvonne ANDRÉ — *Vocabulaire de base du chinois moderne* (préface de P. DEMIEVILLE) — 160 pages ..... 16 F

● Alice CARTIER — *Les verbes résultatifs en chinois moderne* — 247 pages . 80 F

En vente chez votre libraire ou  
11, rue de Lille — 75007 PARIS.

**klincksieck**

comme la table, mais sans doute placé au second rang c'est un des plaisirs de la vie, seul son abus pourrait entraîner un sentiment de péché. Confucius l'a bien souligné ce qui est le pire c'est qu'une fille ait un enfant hors mariage, ou plus exactement hors d'une famille, car c'est un désordre qui crie vengeance au ciel. Par contre si une accorte servante est enceinte des œuvres d'un jeune maître l'enfant est tout naturellement adopté par la famille. L'adultère n'est grave que s'il est patent et évidemment du côté de la femme, quant à l'homosexualité ce n'est que badinage ridicule, mais sans importance car il ne peut avoir de résultat.

Il faut bien remarquer que la vie en commun au sein de la famille, limite singulièrement les possibilités de « vice », les Chinois sont de par leur éducation décents et même prudes. Les libertés de mœurs, les chevelures hirsutes, le débraillé qui sont chez nous le fait des prétendus maoïstes, qui n'ont compris du maoïsme que quelques slogans incendiaires mal digérés, feraient envoyer ces contestataires aux galères après avoir été tondus. Les officiels chinois sont horrifiés quand on prétend que ce sont leurs disciples. D'ailleurs le meilleur remède à la luxure est le travail, et la Chine Nouvelle qui veut pour limiter le taux de la natalité retarder les mariages l'a bien compris.

*La vie commune a appris au Chinois qu'il valait mieux s'adapter au milieu que de vouloir le réformer...*

Habitué à vivre les uns sur les autres, dès sa jeunesse, l'enfant apprend la nécessité du support mutuel, il est souvent plus sage de faire abstraction des choses qui vous gênent que de partir en croisade pour les détruire. L'irritation et le peu de patience des européens surprennent toujours les Chinois qui ne comprennent pas que l'on puisse s'emporter contre quelque chose alors qu'on n'y peut rien, il est plus sage de courber le dos et d'endurer. D'ailleurs, nous l'avons vu, le Chinois a horreur de la solitude, aussi préfère-t-il endurer les inconvénients de la vie en commun plutôt que de s'éloigner de sa famille. C'est pour cette raison que les

Chinois isolés se plaisent à se grouper en sociétés (parfois secrètes) qui recréent pour eux une sorte de famille.

*... Mais pour que cette vie en société soit possible il faut une sorte de code de respect mutuel.*

Toute vie en commun oblige à une sorte de code, ce code non écrit de la vie en famille peut être résumé en un mot souvent mal compris le respect de la FACE. De quoi s'agit-il ? Il est bien évident que le ridicule tue, ainsi que la faute publiquement révélée, il est donc, toujours dans un esprit de tolérance et pour laisser à autrui la possibilité de vivre en société, évident que la sagesse est d'accepter l'image de marque qu'il prétend nous donner, et d'éviter de faire remarquer ses fautes. Il y a une certaine dignité de l'autre, un quant-à-soi, qu'il faut à tout prix respecter, sous peine de rendre impossible toutes les relations que l'on devrait continuer à avoir avec lui. Le respect de la face est en somme une forme de respect de l'autre presque une forme de pudeur qui n'est pas sans grandeur. Une grave perte de face entraîne une impossibilité de continuer à jouer son rôle en société, et ses conséquences peuvent, en fait, obliger finalement au suicide. Il ne faut pas oublier que si la tolérance des Chinois rend les rapports avec eux faciles, le jour où elle cesse il n'y a plus de possibilité de revenir en arrière, tout professeur chahuté ne peut que se porter démissionnaire, car il ne retrouvera jamais son autorité s'il l'a perdue.

Cette notion de face permet de résoudre une apparente contradiction, car beaucoup affirment et à juste titre que les Chinois sont très individualistes. Nous l'avons vu, jamais on n'a pensé nécessaire de demander une adhésion de foi, à la limite peu importe qu'on déteste ses parents si l'on continue à se montrer formellement respectueux à leur égard. Ce quant-à-soi d'un chacun est un bien sur lequel nul ne cherche à influencer, laissant une fois les règles du jeu acceptées la plus complète liberté intérieure, ce



que pense un Chinois est à lui en propre et personne n'a à lui demander compte. Sur ce point la Chine Nouvelle n'est certes pas d'accord, l'avenir dira jusqu'à quel point elle a pu parvenir à modifier le comportement atavique des Chinois en cette matière, c'est aussi pourquoi elle insiste tellement sur la pratique publique de l'autocritique.

*En somme toutes les vertus prêchées par la morale chinoise n'ont pas une portée individuelle mais sociale.*

孝  
悌  
忠  
義  
廉  
恥

Il est bien évident, et tout ce qui précède nous en a persuadé, que les vertus prêchées par la morale confucéenne constituent en fait un code pratique de vie en commun. Les 5 vertus cardinales (5 est un chiffre bénéfique) ont toutes une portée sociale et aucune n'est au bénéfice du seul individu. La première est, nous l'avons vu, la « piété filiale » qui est la condition essentielle de la vie familiale, elle résume (comme pour un chrétien la Charité) en fait toutes les autres, car la famille est l'élément central sur lequel est fondée la société. Par extension la seconde vertu est la « loyauté » dans les relations envers la société, la troisième « l'humanitarisme » bienveillance dans les relations avec autrui, la quatrième « l'étiquette » l'observation ponctuelle des rites qui règlent les rapports avec les supérieurs et les ancêtres, enfin une qualité qui est souvent traduite par « vertu » d'une manière un peu abusive car elle désigne en général l'art de se conduire.

Toutes ces qualités sont en fait des règles d'action, peu importe si le cœur n'y est pas. Un acte qui demeure ignoré est sans importance car il n'a pas de réper-

cussion possible sur l'ordre du Monde, nous en avons cité plus haut un exemple. Par contre un acte même involontaire qui amène un désordre (nous rejoignons le point de vue des Grecs) peut obliger à une sanction, on notera que dans la langue chinoise un seul et unique terme désigne le coupable et le condamné.

Se détruire est un crime contre la piété filiale, pourtant le suicide peut être acte de vertu, non pour un motif personnel égoïste mais comme une leçon suprême donnée par un ministre à l'empereur ou par une bru à sa belle-mère. Tout le monde connaît le fameux *harakiri* japonais qui procède des mêmes principes, mais en vertu d'un code d'honneur un peu différent.

*La religion n'ayant pas pour premier but le salut individuel sera donc avant tout sociale.*

La religion populaire chinoise n'est à l'origine que la tentative pour connaître l'ordre voulu du Ciel, pour s'assurer la bienveillance de génies familiaux assez semblables aux génies vénérés des romains, très vite d'ailleurs les rites religieux effectués pour des buts essentiellement concrets et pratiques se transformèrent naturellement en superstitions et en magie. La religion est donc conçue comme un acte social et non pas comme une relation individuelle avec un au-delà que l'on veut se rendre propice.

En cette matière le Chinois pratique un tutorisme, la tradition nous a légué certains rites, peut-être n'y croit-on pas, mais mieux vaut s'y conformer, au fond ce n'est pas plus difficile, et puis on ne

sait jamais... après tout nous n'agissons pas' autrement quand nous évitons de passer sous une échelle ou d'asseoir à table 13 convives.

Mom propos n'est pas ici de faire une étude d'ensemble de la religion chinoise, mais bien de souligner l'attitude du peuple chinois en son emsemble à son égard. Je ne mentionne que pour mémoire le très important *culte du Ciel* dévolu à l'Empereur, on a beaucoup discuté et on discutera encore longtemps du monothéisme de la Chine ancienne. Le caractère 天 *Tian* « Ciel » désigne ce qui est au-dessus de l'homme sans en préciser la nature. Seul l'Empereur « Fils du Ciel » dont il recevait le mandat était habilité à s'adresser à Lui, unique intermédiaire entre l'Empereur d'en haut et son peuple, deux fois l'an au Temple du Ciel pour remercier à l'automne et implorer au printemps. La discussion stérile des missionnaires sur la valeur de ces termes ont, notons-le, ruiné toutes leurs chances d'apostolat.

Mais pas plus que, sauf en cas extrême, on ne pouvait s'adresser à l'empereur, le commun des mortels ne pratiquait aucun culte envers le Ciel. Comme on s'adresse à des mandarins il demandait des bienfaits pour sa famille aux déités locales, sans exclure d'ailleurs, abondance de bien ne pouvant nuire, le culte aux différents bouddhas. Au culte des ancêtres s'ajoutait, s'y confondant presque, le culte au dieu du foyer et au génie du sol, intermédiaire avec les puissances de l'au-delà.

C'est ainsi que le dieu du foyer accompagné de son cheval, devait se rendre chaque année huit jours avant le Nouvel An dans l'au-delà, pour faire un rapport sur la famille. On lui offrait avant son départ un banquet accompagné de sucreries pour qu'il ne puisse dire que de bonne paroles. Dans la mentalité chinoise on aime utiliser les intermédiaires pour éviter la perte de face d'un refus, aussi soignait-on particulièrement le cheval pour qu'il aide son maître à ne pas oublier de faire un bon rapport.

Pour les pratiques religieuses il suffit qu'un membre de la famille soit délégué. Le chinois est bienveillant et tolérant envers toutes les croyances, qu'il accepte dans la mesure où il les juge bonnes et bienfaisantes. Les preuves de vérité ne le toucheraient guère. Il est même prêt à en pratiquer les rites si on n'exige pas de lui la foi. On touche là à la raison profonde de sa réaction souvent violente envers les missionnaires. Le bouddhisme comme le christianisme le heurtait par son individualisme, mais le bouddhisme a su rectifier son objectif en proposant une nouvelle forme de culte des morts. Malgré la méfiance et souvent l'hostilité des lettrés, il finit par passer auprès du peuple pour une religion autochtone. Mais l'intransigeance des Chrétiens, se livrant à une pêche individuelle des fidèles, parut aux mandarins un danger social, et ce n'est que contraints par les puissances étrangères qu'ils l'acceptèrent bien à contre-cœur. Il faut reconnaître que dans une certaine mesure ils n'avaient pas tort, car l'influence de l'Occident en Chine est en grande partie responsable de la perversion des valeurs et du pourrissement dont souffrit la Chine depuis le XIX<sup>e</sup> siècle. Ébranlant toutes les anciennes valeurs l'Occident ne construisit rien en leur lieu et place. Dans un sens le communisme fut le premier bénéficiaire de cette destruction des structures séculaires.

*En fait la société en Chine était fondée sur un vague paternalisme, et, hormis la famille, fort peu structurée.*

L'empereur était en quelque sorte le père de son peuple, ses représentants les *mandarins*, appelés populairement « *père et mère du peuple* », avaient à la fois pleine autorité administrative et judiciaire. Pour des raisons *ob vi*, ils ne pouvaient exercer dans leur pays d'origine. Lorsqu'ils devaient prendre une décision grave, comme par exemple prononcer une sentence de mort, ils devaient en référer au tribunal central de la capitale. Ils étaient toujours pleinement responsables et, comme dans une famille, solidaires de leurs administrés ; c'est ainsi que certains crimes commis dans leur

ressort entraînaient leur destitution, voire même dans les cas extrêmes, leur condamnation à mort. Car, si le crime avait été possible, c'est que, comme des parents incapables, ils avaient manqué de vigilance. Une bonne administration ne pouvant qu'amener de bons résultats.

*La promotion par examens était, en principe, ouverte à tous.*

Tout diplômé des examens impériaux, accédait d'office au mandarinat. Cette promotion due au seul mérite excita grandement l'admiration des philosophes du 18<sup>e</sup> siècle qui y voyaient le modèle d'une conception sociale vraiment démocratique. En fait, à part de rares exceptions, seuls les membres de la classe aisée avaient vraiment le loisir de préparer ces examens et de prétendre ainsi accéder au plus haut grade, sans qu'aucune limite d'âge ne puisse limiter leurs candidatures : on cite des mandarins qui furent ainsi promus à plus de soixante-dix ans.

Ainsi donc, en principe du moins, l'ascension sociale était ouverte à tous et, à part certaines corporations professionnelles : bouchers, droguistes, comédiens etc. Il n'y avait pas de classe sociale au sens réel du terme. Il y avait certes des riches et des pauvres mais rien qui corresponde, en fait, à notre bourgeoisie héréditaire : les riches âpres au gain sont le plus souvent de nouveaux riches, tandis que fréquemment les pauvres étaient en fait de nouveaux pauvres. La roue de la fortune tournait en Chine plus rapidement qu'ailleurs et bien des fortunes ne subsistèrent plus au-delà de la troisième génération : les « fils à papa » se chargeant là comme ailleurs de dilapider la

fortune familiale. C'est ainsi que j'ai connu à Pékin un cousin germain de l'empereur Pou yi, tireur de pousse.

*La propriété est familiale, le népotisme est une vertu.*

Malgré l'exemple cité précédemment, un élément essentiel pour comprendre la Société Chinoise est de se rappeler qu'il n'y a pas en Chine de propriétés individuelles, bien que le chef de famille en ait en quelque sorte le contrôle, avec souvent la participation discrète mais capitale de la maîtresse de maison. Les bornes de la propriété terrienne étaient marquées « famille Untel » et la propriété des meubles et vêtements constituaient en pratique une sorte d'indivision entre les membres de la famille. Les droits d'héritage perçus par nos gouvernements éclairés sont un scandale pour les Chinois puisque toute propriété est de « la communauté familiale ». On peut même dire et c'est important pour comprendre la position du communisme que, dans l'État paternaliste que constituait la Chine, la vraie propriété du sol appartenait à l'Empereur et que tous les propriétaires terriens n'en avaient que la nue-propriété.

*Où le népotisme devient une vertu.*

L'individu ne pouvant réussir que, grâce à l'appui de son groupe familial, auquel il doit tout, il paraît logique dans l'optique chinoise que s'il obtient un succès il y fasse participer les siens, solidairement responsables, nous avons déjà eu l'occasion de signaler cette responsabilité familiale collective. Il paraît donc juste aux Chinois d'être « à l'hon-



neur » (et au profit) puisqu'ils furent « à la peine ». Ce népotisme n'est au fond dans cette optique, qu'une manifestation du sens de la famille : c'est l'oubli des siens qui pourrait susciter le scandale.

*Tous ces éléments doivent rester présents à l'esprit si nous voulons comprendre dans quel contexte put s'implanter le communisme.*

Sans épiloguer sur les raisons qui motivèrent le succès du communisme en Chine, cet exposé permet déjà de se rendre compte d'un certain nombre des raisons de son succès : la rencontre de l'Occident avait ébranlé le bloc millénaire que constituait le monde chinois, sans apporter aucun élément positif pour sa reconstruction. La seule cellule de base qui soutenait la Société chinoise, la famille, était battue en brèche. Aucune force ne pouvait faire obstacle à l'ascension du Président Mao, ni politiquement, un Kuomintang divisé contre lui-même et sans pouvoir réel, ni socialement, une nation sans classe structurée, ni religieusement, une religion sans dogme ni cohérence à part quelques faibles groupes minoritaires.

Enfin, nous avons pu noter que la conception chinoise de la propriété ne s'opposait nullement à la doctrine communiste. Sans vouloir minimiser son succès, il faut reconnaître que le communisme en Chine n'eut qu'à récolter un fruit mûr.

甘  
戎  
德

POUR  
VOUS  
ABONNER  
A

arsenal

BULLETIN PAGE 58

# le gaullisme

par Gérard LECLERC

Le succès du film-fleuve d'Harris et Sédouy *Français si vous saviez* et le débat qu'il a suscité montre à quel point les Français réagissent à l'évocation des trois décennies au cours desquelles Charles de Gaulle s'identifia au destin français. Avant que l'histoire, cette histoire que l'homme du 18 Juin a tant invoquée, ne vienne donner quelque sérénité au jugement des hommes, il faudra encore beaucoup de temps. Aussi, ce n'est pas d'histoire qu'il sera question dans cette brève étude mais des idées-forces sur lesquelles s'est appuyée l'action politique du Général et que l'on retrouve plus ou moins explicitement formulées dans ses discours, ses livres, et même dans les témoignages de ses interlocuteurs privilégiés.

Parmi ceux-ci, André Malraux « *ami génial, fervent des hautes destinées* » (1) a confié un jour au journal allemand *der Spiegel* ce qu'avait été et restait fondamentalement pour lui le gaullisme : « *Je vais vous dire le fond des choses. Pendant la Résistance, j'ai épousé la France. En définitive, ceux qui prétendent m'attaquer en disant que je ne considère plus le prolétariat comme ce au service de quoi nous devons nous mettre avant tout, ont raison. J'ai remplacé le prolé-*

*tariat par la France* » (2). La France, ce mot qui revient si souvent dans la bouche du Général, apparaît d'emblée comme la clef du gaullisme.

« *Il est hanté par la France* », écrit André Malraux de de Gaulle, « *comme Lénine l'a été par le prolétariat, comme l'est Mao par la Chine, comme le fut peut-être Nehru par l'Inde. S'expliquera-t-il un jour ? Ce n'est pas lui qui a dit, le premier : la France est une personne ; c'est Michelet. Mais lorsque Michelet attaquait les derniers Bourbons, lorsqu'il outrageait Napoléon, il ne la mettait pas en cause. Le général de Gaulle l'a toujours mise en cause. Elle a existé pour lui comme l'Eglise pour ceux qui la défendaient — ou l'attaquaient —. La première phrase de ses Mémoires de Guerre lui est consacrée, et je crois que la France a toujours été moins simple dans son cœur, que la princesse de légende dont il parle. C'est elle qu'il a épousée, avant Yvonne Vendroux. Si haut que soit son drame, il est parent de celui des chefs communistes qui se sont séparés du Parti. Et le général de Gaulle est à mille lieues de penser que la France l'a trahi pour ses successeurs : elle l'a trompé avec le destin — et peut-être avec les Français* » (3). C'est un lien

(1) Mémoires d'espoir T. I Le Renouveau (Plon)

(2) *Espoir*, Revue de l'Institut Charles de Gaulle n° 2 et Malraux, Paroles et écrits politiques 1947-1952 (Plon)

passionnel, un attachement de personne à personne qui connaît le bonheur et les vicissitudes de l'amour, entre l'homme du 18 Juin et la France.

Qui douterait qu'elle ait tous les attributs de la personnalité ? *« La France vient du fond des âges. Elle vit. Les siècles l'appellent. Mais elle demeure elle-même au long du temps... »* (4). A Londres, elle était nommée Notre-Dame. Et on savait qui se voulait son premier chevalier servant : *« La France, Notre-Dame la France, tend maintenant les bras vers ceux qui n'ont jamais désespéré d'elle »*.

Maurice Clavel rejoint tout à fait Malraux : pour de Gaulle la France était bien une femme, et beaucoup moins simple qu'une princesse de légende, et ses rapports avec elle parfois orageux. Il faut relire le texte extraordinaire par quoi il salua à sa manière le départ du pouvoir de celui qui avait été le connétable de ses vingt ans :

*« Ah, si nous avions un roi !... Je plaisante mais à peine... Sous un roi, un de Gaulle eût tenu pour honneur suprême le titre de Connétable de France et ne se fût pas pris lui-même pour la France. Il ne l'eût pas prise non plus par demi-violents incessants, surtout vers la fin traînassante de sa puissance. J'observe en effet qu'au moment même, au moment unique où il pouvait prétendre incarner la France, présente tout entière, alors une profonde humilité la lui faisait reconnaître, ou projeter hors de lui, au-dessus de lui. Pauvre homme que je suis, dit-il dans ses « Mémoires de Guerre ». Et la Patrie est tantôt Princesse, tantôt Notre-Dame, et chaque fois il est le servant... »* (5). Hélas, il y eut une autre période : *« Depuis, plus de Princesse, plus de Notre-Dame... Comme Karl Marx voulait que l'homme réintériorisât Dieu en lui-même et ainsi récupérât ce phantasme, la Princesse, la Vierge, il les a dégluties, digérées, assi-*

*milées, selon une loi voisine du narcissisme infantile freudien »* (5).

Les pires adversaires du Général applaudiraient ces quelques mots féroces, s'ils les connaissaient, eux qui l'accusent d'avoir fait don de la France à sa personne. Mais n'est-ce pas reconnaître par aversion ainsi ce que les fidèles affirment par ferveur : l'existence irrécusable d'un lien mystérieux avec la personne France, lien sans lequel il n'y aurait jamais eu de gaullisme ?

## LA LÉGITIMITÉ

Il est rigoureusement impossible de comprendre quoi que ce soit à la légitimité selon de Gaulle, si l'on méconnaît ce rapport fondamental au sens plein du mot rapport qui fonde, établit, légitime. On se souvient de l'énorme scandale soulevé chez les démocrates de stricte observance par la petite phrase : *« cette légitimité nationale que j'incarne depuis vingt ans »*. Pourtant rien de plus gaullien que cette affirmation réitérée avec une force singulière dans les Mémoires d'Espoir : *« Mais moi, c'est sans droit héréditaire, sans plébiscite, sans élection, au seul appel impératif mais muet de la France, que j'ai été naguère conduit à prendre en charge sa défense, son unité et son destin. Si j'y assume à présent la fonction suprême, c'est parce que je suis, depuis lors, consacré comme son recours. Il y a là un fait qui à côté des littérales dispositions constitutionnelles, s'impose à tous et à moi-même »*.

Cette conception de la légitimité de l'État a été souvent méconnue, souvent aussi déformée. Beaucoup ont voulu la ramener à la légitimité démocratique, à la volonté générale rousseauiste, alors qu'elle en constituait presque l'antithèse. Ce qui a pu tromper amis et ennemis, c'est l'appel au peuple, le recours au referendum et les gloses qui l'accompagnaient (et qui n'étaient d'ailleurs pas du Général).

(3) André Malraux : Les Chênes qu'on abat... NRF Gallimard

(4) Mémoires d'Espoir T. I

(5) Maurice Clavel : Combat de la Résistance à la Révolution (Flammarion)

Pour de Gaulle, en effet, la volonté populaire n'est pas au principe, au commencement. Elle est seconde, elle est toute de consentement à une histoire. Et une histoire qui n'est pas majusculaire (celle des idéalistes systématiques du XIX<sup>e</sup> siècle) dans la mesure où c'est celle de la France, personne vivante surgie du passé, se perpétuant dans le présent avec la volonté de rester elle-même, de ne pas s'abîmer dans le néant. Le rôle de cette volonté populaire n'est d'ailleurs pas médiocre : pour que la France vive, il faut que les Français le veuillent, ne s'abandonnent pas. Quand ils cessent d'y croire, alors c'est terrible : celui à qui la France a donné la maîtrise de son destin n'est plus soutenu. Son contrat avec elle est rompu.

C'est tout le sens des confidences à Malraux sur le départ de 1969 : « *Quand je suis parti l'âge a peut-être joué son rôle. C'est possible. Mais vous comprenez, j'avais un contrat avec la France. Ça pouvait aller bien ou mal, elle était avec moi. Elle l'a été pendant toute la Résistance : on l'a bien vu quand je suis arrivé à Paris. (6) Il y avait l'énorme vague qui me soutenait. Sur laquelle je dirigeais mon bateau. A Londres, j'avais vu arriver des politiciens, des intellectuels, des militaires, des Canaques. Et puis les pauvres types, les marins de l'île de Sein : la France. Quand les Français croient à la France, oh, alors ! Mais quand ils cessent d'y croire... Vous connaissez la phrase du pape : les Français n'aiment pas la France. Enfin !*

« *Le contrat a été rompu. Alors, ce n'est plus la peine. Ce contrat était capital, parce qu'il n'avait pas de forme : il n'en a jamais eu. C'est sans droit héréditaire, sans referendum, sans rien, que j'ai été conduit à prendre en charge la défense de la France et son destin. J'ai répondu à son appel impératif et muet. Je l'ai dit, écrit, proclamé. Maintenant quoi ?* » (7)

Et Malraux de s'interroger : « *J'ai eu un contrat avec la France... Pourquoi dit-il : la France et non les Français ?* » Peut-être parce que les Français sont la voix mystérieuse de la France tantôt assoupie, tantôt réveillée... « *Vieille France, accablée d'histoire, meurtrie de guerres et de révolutions, allant et venant sans relâche de la grandeur au déclin, mais redressée, de siècle en siècle, par le génie du renouveau !* » (8)

## L'ÉTAT

Puisqu'il y a d'abord la France, puisque la légitimité dépend du lien mystérieux qui s'établit avec elle, lien reconnu spontanément par la vox populi, l'État gaulliste *qui répond de la France*, est en charge, à la fois, de son héritage d'hier, de ses intérêts d'aujourd'hui et de ses espoirs de demain. Il est inconcevable que cet État soit aux mains des factions. Par définition, il se doit d'être au-dessus de toutes les querelles partisans. C'est pourquoi si de Gaulle admettait en vertu de ce que nous avons vu plus haut, une certaine expression de la volonté populaire, lorsqu'elle s'exprime directement et dans son ensemble, il refusait l'idée qu'elle pût être morcelée entre les intérêts différents représentés par les partis.

Ce fut une continuelle obsession durant toute sa carrière politique que cette volonté de s'opposer au règne des partis. Il s'agissait de rétablir l'État contre eux, et pour ce faire de donner une tête à la république. « *Pour que l'État soit, comme il le faut, l'instrument de l'unité française, de l'intérêt supérieur du pays, de la continuité dans l'action nationale, je tenais pour nécessaire que le gouvernement procédât, non point du Parlement, autrement dit des partis, mais au-dessus d'eux, d'une tête directement mandatée par l'ensemble de la nation et mise à même de vouloir, de décider et d'agir. Faute de quoi, la multiplicité des*

( 6) Mémoires de Guerre. Samedi 26 août 1944 : Devant moi, les Champs-Élysées ! Ah ! c'est la mer !

( 7) Les Chênes qu'on abat

( 8) Mémoires de Guerre T. III Le Salut

*tendances qui nous est propre, en raison de notre individualisme, de notre diversité, des ferments de division que nous ont laissés nos malheurs, réduirait l'État à n'être, une fois encore, qu'une scène pour la confrontation d'inconsistantes idéologies, de rivalités fragmentaires, de simulacres, de simulacres d'action intérieure et extérieure sans durée et sans portée » (9)*

Cette conception de l'État a présidé à l'élaboration de la constitution de 1958 et à la modification du mode d'élection du président de la République en 1962. Les circonstances ont fait que les personnes qui ont participé à l'élaboration des textes de la constitution n'étaient pas toutes, loin de là, dans les vues du Général. Ce fait a sûrement contribué à créer une équivoque qui dure encore : la Cinquième République est-elle présidentielle ou parlementaire, ou aboutit-elle à un parfait équilibre des pouvoirs ? L'importance des débats constitutionnels dans un journal comme *Le Monde*, avant les élections législatives de 1973, montre suffisamment qu'il n'y a pas de réponse définitive au niveau des textes, puisque ceux-ci sont l'expression d'un compromis négocié entre de Gaulle et les hommes de la Quatrième République, qui avaient consenti à son retour aux affaires, par suite des circonstances. Au niveau des intentions du Général, il n'y a par contre aucune équivoque : le Président seul doit gouverner, lui seul nomme le Gouvernement, le Parlement étant réduit à des tâches législatives où, par la force des choses, il aura beaucoup moins à créer qu'à approuver.

Cela va bien, lui de Gaulle présent, tenant solidement en main les rênes du pouvoir. Mais demain, sans lui ? Sans cesse il se posera *« de la manière la plus préoccupante la question de savoir ce qu'il adviendra du pays quand, avec moi, aura disparu cette sorte de phénomène que représente, à la direction de l'État, une autorité effective, légitimée par les*

*événements et confondue avec la foi et l'espérance du peuple français »* (10). C'est toute la question de la continuité, fondamentale dans un pays prompt à retourner à son anarchie gauloise et à *« ces secousses soudaines et imprévues qui déjà étonnaient César »* (11). Et de Gaulle de faire ce raccourci historique : *« A la continuité, l'ancienne monarchie était parvenue au prix d'un effort plusieurs fois séculaire à l'encontre des vasaux, mais il ne lui avait fallu rien moins que l'hérédité, le sacre et l'absolutisme. Les deux Empires avaient pu pour un temps empêcher la dispersion, mais moyennant la dictature. Après quoi, la République, bien qu'elle comportât, à l'origine, quelques sauvegardes théoriques, s'abandonnait aux partis pour devenir une jachère perpétuelle du pouvoir »* (11). De Gaulle était arrivé, fort de sa légitimité, à mettre un terme à cette jachère perpétuelle. Mais après lui ? *« Comment douter, cependant, que cette profonde transformation, donnant à la République une tête qu'organiquement elle n'avait jamais eue, serait bientôt battue en brèche par toutes les féodalités ? Comment lui assurer un caractère et un relief assez forts pour qu'il fût possible de la maintenir dans le droit et la pratique, alors qu'auraient disparu les circonstances dramatiques et le personnage d'exception qui l'avaient, d'abord, imposée ? »*

C'est dans cet esprit qu'il conçut la réforme constitutionnelle de 1962 sur le mode d'élection du Président de la République. Cette solution le satisfaisait-elle vraiment ? Il est permis d'en douter. Et les propos déabusés qu'il tint après son départ renforcent singulièrement ce doute.

Ses anciens élèves de Saint-Lyr rapportent que la période de l'histoire qui lui tenait le plus à cœur, celle sur laquelle il s'attachait dans son cours avec le plus de passion, était précisément celle où la seconde République s'était donnée une tête en la personne de

(9) Mémoires d'Espoir T. I

(10) Mémoires d'Espoir T. I

(11) Mémoires d'Espoir T. II L'Effort

Louis-Napoléon. On ne doit pas s'étonner que ses adversaires républicains les plus constants et les plus lucides aient sans cesse brandi la menace du « *Deux-Décembre* » et celle du plébiscite. François Mitterrand n'a pas écrit pour rien son « *Coup d'État permanent* », et c'était un écho de son livre qu'il donnait lorsqu'il commentait le discours du 29 Mai 1968 : « *La voix que nous venons d'entendre, elle vient de loin dans notre histoire. C'est la voix du 18 Brumaire, c'est la voix du 2 Décembre, c'est la voix du 13 Mai. C'est celle qui annonce la marche du pouvoir minoritaire et insolent contre le peuple, c'est celle de la dictature* » (12)

Il est sûr qu'historiquement, lorsque la République française s'est donnée une tête, ce fut l'Empire fondé sur le plébiscite. Et les éditorialistes qui s'indignaient en 1962 au nom de « *la vraie démocratie parlementaire* » avaient pour eux cette donnée expérimentale qu'hors du parlementarisme, la République en France est vouée au césarisme plébiscitaire.

Encore faut-il que César puisse s'imposer. Louis-Napoléon avait pour lui la référence à la légende du Premier Empire. De Gaulle avait pour lui le 18 Juin 1940.

Mais lorsqu'il n'y a plus ni légende, ni appel mystérieux de la France ? Lorsqu'il n'y a plus ce que le général de Gaulle appelait la légitimité ? Précisément c'est une idée qui était la plus originale, celle qui dépasse l'expérience de la Cinquième République et par quoi le gaullisme peut se survivre. Reste, en effet, cette notion de contrat avec la France, cette foi des Français dans les destinées de leur pays, loin des jeux dérisoires de la démocratie.

C'est pourquoi on ne s'étonne pas que de Gaulle ait eu quelque scepticisme sur les vertus de sa constitution, même amendée. Et l'on comprend que, selon certains témoins, il ait songé à renouer avec une autre légitimité enracinée profondément dans l'histoire.

Gérard LECLERC

(12) Cf. Mitterrand par lui-même par Jean-Marie Borzeix (Stock)



# le coran

par **PERCEVAL**

L'expérience montre combien il est rare que l'on puisse prendre au mot les enseignes, les programmes, les titres : quand on vient de lire la nouvelle traduction du Coran (1) publiée par Si Hamza Boubakeur (2), on comprend parfaitement qu'elle figure dans la collection du « Trésor spirituel de l'humanité ». Cette version française du Livre sacré des musulmans se présente en effet comme un trésor dans le domaine exégétique ; ce même caractère de trésor se retrouve dans la portée spirituelle de cette œuvre, dans les clartés que ces commentaires apportent ; un bien inestimable résulte nécessairement des deux premiers : cette double approche de l'exactitude de la lettre et de la vérité de l'esprit, permet à la lumière d'avancer, de réduire les zones d'ombre, d'opacité, les obstacles, et de constituer un trésor infini de compréhension et de communication entre les gens du Livre (*ahl el kitâb*) (3).

La riche substance exégétique apparaît ici étroitement liée à la méthode d'exposition très remarquable par sa commodité

d'usage, sa précision et sa portée historique et dogmatique. Les versets du Coran alternent avec leurs commentaires, les uns et les autres se distinguant par un dispositif typographique. La présentation de l'ouvrage se termine par une histoire du Coran ; elle se divise en deux sections. Dans la première on trouve tout ce qui a été dit d'essentiel sur l'établissement de la Vulgate : la recension, les versions divergentes, le classement des sourates selon l'ordre traditionnel ou l'ordre chronologique. La deuxième section nous informe de façon exhaustive sur la prononciation canonique du Coran : les sept écoles de lecture coranique, l'art de réciter et de lire le Coran, la Psalmodie du Coran.

Tous les commentaires de cette immense érudition sont immédiatement et parfaitement accessibles grâce à la présence de trois précieux index : l'index analytique des matières, l'index onomastique succinct, l'index des mots commentés. Il y a en outre une bibliographie sélective largement utilisée et donc tout le contraire d'un mouvement de parade.

(1) Agrégé de l'Université, Recteur de l'Institut Musulman de la Mosquée de Paris, membre correspondant de l'Académie des études islamiques de l'Université d'Al-Azhar, Si Hamza Boubakeur est un ancien membre du Comité Constitutionnel et ancien Vice-Président de la Commission des Affaires étrangères à l'Assemblée Nationale.

(2) *Le Coran*, trad. nouvelle et commentaires Paris, 1972. Fayard et Denoël éd.

(3) Zoroastriens, israélites, chrétiens, musulmans.

Quand l'exégèse réunit de telles qualités de précision et de savoir, il est bien rare qu'elle ne mène pas à la découverte d'une spiritualité claire et profonde. C'est ici le cas.

Si l'on veut procéder par ordre il ne sera pas mauvais d'examiner chacun des cinq piliers de la foi musulmane et de nous reporter aux notes et développements de Si Hamza Boubakeur. Que ce soit la profession de foi (*tachakoud*), la prière canonique (*çalât*), le jeûne (*çaoûm*), la dîme légale (*zakât*) et le pèlerinage (*hajj*), tout honnête peut disposer d'une information aussi riche qu'autorisée. Tout d'abord : *La profession de foi* :

« La première sourate du *Coran* :

*Al-fâtika* (celle qui ouvre)

« Le premier verset :

« La formule qui précède cette sourate comme toutes les autres excepté la IX<sup>e</sup> :

« De par le nom de Dieu, tout miséricordieux, tout compatissant ».

(...) Ce qu'il importe de signaler, c'est l'importance que cette formule revêt dans la vie musulmane. Elle établit en effet une connexion entre la Providence et la pensée et l'acte du croyant, en plaçant la volonté humaine dans le cadre de la volonté divine. Elle implique en même temps un témoignage : le témoignage de la présence divine en tout, quelles que soient les circonstances. Tout acte est rapporté à Dieu en pensée, avant même d'être entrepris, qu'il s'agisse de travailler, de boire, de manger, de parler, de changer d'attitude ou d'orientation, de dormir, de se lever, etc. Noé la prononce avant de pousser son arche vers les flots (S. XI, 43). Salomon la place en tête de sa missive à la reine de Saba (S. XXVII, 30). Selon Bukhâri et Muslim, le Prophète disait que tout acte entrepris sans l'invocation de Dieu est dépourvu de bénédiction et comporte, en conséquence, un risque d'échec ou d'immixtion de Satan, ennemi du genre humain. Ni la pensée, ni l'acte ne sont ainsi dissociés de Dieu, en

qui le croyant place sa foi, sa volonté, son activité, car c'est à Lui qu'il doit s'en remettre, en tout et pour tout.

## Al-fâtika

« (...) Selon une tradition rapportée par Ibn Abbâs (tab., I, 51, 52), les premiers mots révélés par l'ange Gabriel au Prophète furent : « Dis : je cherche un refuge auprès de Dieu, qui entend tout et connaît tout, contre Satan, qu'il soit lapidé. Dis : de par le nom de Dieu tout miséricordieux, tout compatissant ». « Aussi certains auteurs mystiques ont-ils été amenés à lui consacrer des ouvrages entiers. De nombreux théologiens à tendance mystique comme Abûl Karîm al Jily (mort en 889 h/1494) affirment, en se référant à une tradition assez peu vraisemblable, il est vrai, que tout le contenu des Livres révélés est dans le *Coran*, tout le contenu du *Coran* est inclus dans le prologue (*fâtika*) et tout ce qui est dans la *fâtika* est dans la *basmala* dont le sens est mystérieusement représenté par le point diacritique de (b), signe ineffable de l'essence et de l'existence et qui est à l'origine de l'espace où, par sagesse divine, se situent tous les univers existants. Ces interprétations allégoriques ne sont pas admises par l'orthodoxie qui s'en tient en général au sens littéral du texte.

Tabari les rejette, de même qu'une tradition rapportée par Ibn Mas'ûd qui fait état d'un lien entre la miséricorde divine que révèle cette formule et un propos attribué à Jésus, selon lequel chaque lettre (*b s m*) du début de la formule aurait un sens allégorique : *b* symboliserait la beauté éclatante de Dieu (*bahâ*) ; *s*, sa grandeur (*sanâ*) et *m* son royaume (*mamlaka*) (Tab., I, 53).

بِسْمِ اللَّهِ الرَّحْمَنِ الرَّحِيمِ  
 الْحَمْدُ لِلَّهِ رَبِّ الْعَالَمِينَ ① الرَّحْمَنِ  
 الرَّحِيمِ ② مَالِكِ يَوْمِ الدِّينِ ③  
 إِيَّاكَ نَعْبُدُ وَإِيَّاكَ نَسْتَعِينُ ④  
 اهْدِنَا الصِّرَاطَ الْمُسْتَقِيمَ ⑤  
 صِرَاطَ الَّذِينَ أَنْعَمْتَ عَلَيْهِمْ غَيْرِ  
 الْمَغْضُوبِ عَلَيْهِمْ وَلَا الضَّالِّينَ ⑥

Au nom de Dieu clément et miséricordieux \*

① Louange à Dieu, souverain de tous les mondes ! ② La miséricorde est son partage. ③ Il est le roi du jour du jugement. ④ Nous t'adorons, Seigneur, et nous implorons ton assistance. ⑤ Dirige-nous dans le sentier du salut. ⑥ Dans le sentier de ceux que tu as comblés de tes bienfaits. ⑦ De ceux qui n'ont point mérité ta colère et se sont préservés de l'erreur. [ traduction de Savary, XVIII<sup>e</sup> siècle ]

A propos de la prière musulmane, ce magnifique témoignage de foi, Si Hamza Boubakeur définit L'office du vendredi (p. 1105 à 1108) :

### LA PRIERE DU VENDREDI

« Pour l'office du vendredi, le muezzin peut être assisté par un ou deux autres fidèles de bonne volonté qui répètent après lui, chacun à son tour, d'une voix modulée, l'appel à la prière.

« Cet appel est le même que celui lancé pour la première fois du haut du minaret de la Mosquée du Prophète par le Nègre Bilâl, premier muezzin de l'Islam, dont tous les musulmans noirs du monde tirent un légitime orgueil. Il consiste en une modulation d'une formule invariable : « Dieu est très grand (bis) ! Je témoigne que Mahomet est l'envoyé de Dieu (bis) ! Venez à la prière (bis) ! Venez à la félicité (bis) ! Dieu est très grand (bis) ! Il n'y a qu'un Dieu ! » (une fois). Cette formule invariable est prononcée à chacun des cinq offices quotidiens de la prière canonique (...)

*L'office, salât* : Nous traduisons ici ce terme qui signifie « invocation », prière canonique, par « office » parce que la prière du vendredi revêt le caractère d'une cérémonie au déroulement solennel et invariable, célébrée à travers tout le monde musulman dès que le soleil se met, dans son mouvement apparent, à décliner (*zavâl*) du zénith (entre midi et treize heures, selon les saisons). C'est une obligation incombant à tout fidèle vivant dans une cité où il y a une mosquée – et par défaut un endroit approprié, en plein air ou couvert (*musallâ*) – en tout centre où les musulmans forment une communauté numériquement supérieure à douze personnes pratiquantes.(cf. Ibn Khaldûm : *Prolégomènes I*, 36) (...) Le prône (*khutba*) est obligatoire et remplace les deux dernières prosternations (La prière ordinaire du *dhur* en comptant quatre) (...)

### LA VIERGE MARIE, L'ISLAM ET LE CHRISTIANISME

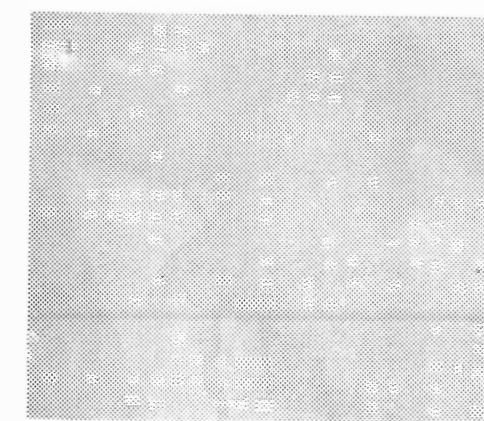
Si Hamza Boubakeur, à propos de la Sourate intitulée *Marie*, formule un commentaire d'une rare élévation :

« Un musulman qui a tant soit peu médité le mystère de la Vierge n'évoque jamais son nom sans être ému, sans éprouver un tendre respect pour celle que Dieu a choisie, purifiée et élue entre toutes les femmes (Coran, Sourate III, 42) (...) C'est que Marie et trois autres femmes illustres : Fâtima (fille du Prophète), Khadija (première épouse du Prophète), Asiya (épouse de Pharaon et protectrice de Moïse) sont pour les musulmans des signes de Dieu (*'aya*), des êtres prédestinés qui par leur foi et leur souffrance ont profondément marqué les trois grandes religions révélées : judaïsme, christianisme, Islâm. La Vierge apparaît cependant plus intégrée dans le mystère de l'œuvre de Dieu et plus liée.

« (...) N'est-elle pas placée entre deux religions qui la vénèrent avec la même ferveur, et entre les limites extrêmes de deux essences spécifiquement différentes par leur nature et leurs possibilités : une essence infinie, sublime, incompréhensible que les hommes sont impuissants, à la lumière de la seule raison, de louer et de glorifier comme il convient – l'essence divine – et l'essence humaine limitée, imparfaite, corrompue, instable, pétrie d'ingratitude, d'hypocrisie, d'orgueil et portée à la violence et à la perfidie ?

« Placée ainsi entre le divin et l'humain, elle demeurera l'éternel support de l'espérance et des déceptions de l'humanité, radieuse au-dessus de tout horizon de vérité, d'amour et d'ultime salut. Sa totale confiance en Dieu et son abandon à sa souveraine volonté ne sont-ils pas précisément le symbole même de ce *Taurvakoul* dont l'Islam a fait le fondement primordial de sa doctrine, fondement sans lequel la dévotion est vidée de son contenu et devient une grossière entreprise de « bon placement » pour la vie future.

«... Aussi est-elle chère aux deux plus grandes religions inspirées du monde : le christianisme et l'Islam. Chacune d'elles la vénère avec respect et ferveur, à sa manière. L'Islam d'aujourd'hui voit en elle l'emblème d'un éternel appel à la réconciliation de tous les croyants autour d'un monothéisme pur, tel qu'Abraham l'a enseigné aux hommes et tel que Mahomet l'a rappelé et défendu, pour qu'à l'unisson chacun puisse dire : *Tu solus Dominus, qui tollis peccata mundi miserere nobis, et gloria Deo in saecula saeculorum (...)* »



— extrait ue la troisième sourate du Coran, la Famille d'Anran, d'après un exemplaire de la vulgate approuvé par l'Université islamique d'Al-Ahzar (Le Caire) —

# EXTRAITS DE LA FAMILLE D'AMRAM (traduction de Si Hamza Boubakeur)

« (37) Dieu réserva un accueil favorable à l'enfant, lui assura une belle croissance et la confia à Zacharie. Or chaque fois que celui-ci entrait au sanctuaire, il trouvait de la nourriture auprès d'elle. « Marie, d'où te viennent ces aliments ? » disait-il. — De la part de Dieu, répondait-elle, car Dieu gratifie de ses biens qui il veut, sans compter ».

(38) C'est alors que Zacharie invoqua Dieu : « Seigneur accorde-moi une descendance vertueuse. Tu es celui qui entend la prière ! »

(39) Les anges l'appelèrent tandis que, debout, il priait dans le sanctuaire : « Dieu t'annonce la naissance de Jean qui confirmera un Verbe émanant de Dieu. Il sera un chef, un homme chaste et un prophète du nombre des saints ».

(40) Comment aurai-je, Seigneur, un garçon alors que la vieillesse m'a atteint et que ma femme est stérile ? demanda Zacharie. — Il en sera ainsi ! Dieu fait ce qu'il veut ! » lui fut-il dit.

(41) « Seigneur, dit Zacharie, édifie-moi par un signe ! »

« Pendant trois jours, lui fut-il dit, tu ne pourras parler aux gens que par gestes. Ce sera le signe que tu réclames !

« Prononce souvent le nom du Seigneur et glorifie-le le soir et de bon matin »

(42) [ Rappelle ] lorsque les anges dirent : « O Marie ! Dieu a porté son choix sur toi et t'a purifiée. Il t'a choisie parmi les femmes des mondes.

(43) « O Marie ! \*prie assidûment, prosterne-toi et incline-toi avec ceux qui s'inclinent.

(44) « Ce sont là des nouvelles qui relèvent du mystère et que nous te révélons car tu n'étais pas devant eux quand ils jetaient leurs calames pour savoir qui d'entre eux devait être tuteur de Marie, encore moins lorsqu'ils se querellaient [ à ce sujet ] ».

(45) [ Rappelle ] lorsque les anges dirent : « O Marie ! Dieu, en vérité, t'annonce comme bonne nouvelle un Verbe émanant de Lui dont le nom sera l'Oint Jésus, fils de Marie. Il [ sera ] illustre en la vie ici-bas et dans la vie future et comptera parmi les rapprochés [ du Seigneur ].

(46) « Il parlera dans son berceau et lorsqu'il sera adulte il comptera parmi les saints.

(47) — Seigneur ! Comment puis-je avoir un enfant alors qu'aucun être humain ne m'a touchée ? demanda Marie — Dieu crée ainsi ce qu'il veut, lui fut-il répondu, quand il juge qu'une chose [ soit ], il lui suffit de dire « Sois », et elle est.

(48) « Dieu lui enseignera l'Écriture, la sagesse, la Thora et l'Évangile.

(49) « Il sera le messager de Dieu auprès des Israélites [ et leur dira ] : En vérité, je vous apporte un signe de la part de votre Seigneur : je formerai pour vous, avec de la glaise, un oiseau ; je soufflerai dessus et par la permission de Dieu il sera un oiseau [ vivant ]. Je guérirai l'aveugle et le lépreux, ressusciterai les morts, par la permission de Dieu. Je vous apprendrai ce que vous mangez et ce que vous cachez dans vos demeures. Il y a en cela certainement un signe pour vous si vous êtes [ vraiment ] croyants ».

Troisième Sourate du Coran : *la Famille d'Imram* (versets 37 à 49). Traduction de Cheikh Si Boubakeur Hamza. Véritable apôtre de la communication spirituelle entre croyants, Si H. Boubakeur en appelle à l'Union dans le respect de la spécificité :

«... Chrétiens et juifs ont répandu sur le Prophète, sur l'Islâm et sur les musulmans beaucoup d'ine actitudes. Un musulman n'a pas l'habitude d'injurer les prophètes, ni de voir une imposture dans les Écritures. De par sa religion, il est tenu de vénérer tous les envoyés de Dieu, d'invoquer Noé, Abraham, Moïse et Jésus dans ses prières. Il doit voir dans le judaïsme et le christianisme des voies

respectables de perfectionnement moral, sans oublier qu'il appartient à Dieu et à Dieu seul d'éclairer les hommes et de leur indiquer la vérité, le chemin qui mène vers sa miséricorde. Nous reviendrons sur l'aspect historique et non doctrinal des Écritures Saintes.

Le christianisme et le judaïsme ont exercé sur la civilisation occidentale une influence indéniable. A ce seul titre ils méritent respect et considération de la part de tout musulman de ce siècle de dégénérescence des mœurs, de dégradation des consciences, de machinisme et de matérialisme. Pour épargner à l'humanité de sombrer dans le confort déliquescent, les jouissances avilissantes et la négation même de la vocation surnaturelle de l'homme, tous les croyants doivent prendre leurs responsabilités. La crise que traverse à l'heure actuelle le christianisme est un avertissement pour tout le monde. Ils doivent se sentir solidaires dans la défense de la primauté du spirituel contre l'engouement pour le confort, le retour au paganisme et le matérialisme historique, au lieu de s'hypnotiser sur les différences qui les séparent. A l'heure où l'idée même de religion est mise en péril, ils doivent

s'unir autour de leur fonds commun pour le salut de l'humanité et fraterniser sans arrière-pensée au service de Dieu (...). Cette union, dans le respect absolu de la spécificité de chaque religion, conditionne tout l'avenir des hommes ».

Après un regard émerveillé jeté sur ces trésors spirituels,— après un inventaire extrêmement incomplet et imparfait — nous voudrions dire ici, au moins, notre reconnaissance et notre admiration.

Reconnaissance pour la certitude d'être devenu, après cette lecture, un peu moins ignorant dans un domaine qui nous paraît essentiel. Admiration pour le savant qui sait guider, avec une rare compétence, ses lecteurs francophones parmi des trésors de spiritualité. Il convient d'ajouter que cette science est heureusement exempte de sécheresse : elle sait s'accompagner de sourire. Enfin, la rigoureuse traduction s'enrichit d'une offrande finale, celle d'une prière personnelle qui ne peut pas ne pas émouvoir les hommes de foi.

PERCEVAL

## BIBLIOGRAPHIE

- Gaudefroy-Demombynes : *Les Institutions musulmanes*, Paris, 1921.
- Gaudefroy-Demombynes : *Mahomet*, Paris, 1969.
- J.M. Abdel-Jalil : *Marie et l'Islâm*, Paris 1950
- Michel Hayek : *Le Christ de l'Islam*, Paris, 1959.
- *Le Coran* : traduction de Régis Blachère Paris, 1957.
- Henri Massé : *l'Islam*, Paris, 1927.
- Louis Massignon : *La Passion d'Al-Hallâj*, Paris, 1922.
- Louis Massignon : *Les Sept Dormants d'Ephèse* Paris, 1955-1963.
- Louis Massignon : *La Mubâhala de Medecine et l'hyperdulie de Fatima*, Paris, 1955.
- Louis Massignon : *Parole donnée*, Paris, 1962.
- René Ponsoye : *L'Islam et le Graal*, Paris, 1958.
- Henry Corbin : *En Islam iranien*
  - I. *Le Shîisme duodécimain*
  - II. *Sohrawardi et les Platoniciens de Perse*
  - III. *Les fidèles d'amour — Shîisme et soufisme*
  - IV. *L'école d'Ispahan — L'école shāykhīe — Le douzième imâm*. Paris 1973.

# l'espérance oubliée

par Gérard LECLERC

L'espérance oubliée

Jacques ELLUL Gallimard

Voilà un livre qui déconcertera bien des gens. Il est sans concession. Il est déroutant. Il ne fait grâce d'aucune illusion, il est sans pitié pour les faux semblants, les pieux mensonges, les consolations-pièges où l'on se ment à soi-même. Il met à nu dans un désert sans soleil et sans oasis où comme Job l'on s'écrie : « Où donc est-elle mon espérance ? Et mon bonheur qui l'aperçoit ? »

Son auteur, Jacques Ellul, est principalement connu pour ses travaux de sociologue d'une exceptionnelle qualité. Précisément, c'est en sociologue qu'il établit le constat qui compose la première partie du livre : « *Mort de l'espérance au temps présent* ». Cela peut paraître paradoxal : « *On peut démontrer à l'homme de nos sociétés modernes que jamais ses ancêtres n'ont eu autant de moyens, de libertés, de bonheur, de bien-être, de possibilités ouvertes, de longévité, de culture, de distractions, de loisirs, de communications et d'échange, vous ne convaincrez pas l'homme de notre société moderne qu'il vit dans un petit paradis* ». Le marxisme qui prétendait donner l'explication totale de l'aliénation moderne se meurt. Il devient de plus en plus difficile de nommer l'ennemi implacable. Le responsable absolu, celui dont la mise à mort ferait tomber toutes les chaînes

Pourtant la société moderne à surgi sous l'effet d'un prodigieux prométhéisme. Le malheur, l'« accablement ne viennent pas d'une nature hostile, mais de l'homme qui en fut et en reste le créateur. La liberté a disparu dans le même moment où elle s'affirmait : d'où le monde clos d'Albert Camus, sa philosophie de l'absurde, le structuralisme d'un Levi-Strauss « *Reflet de la condition humaine dépouillée d'elle-même par l'aveugle et pourtant volontaire organisation des structures* ». Par ailleurs, tandis qu'il lui semble être prisonnier de l'inéluctable, être programmé, il est témoin d'une marche de l'histoire incohérente. L'information lui donne l'image d'un monde irrationnel. Inéluctable et irrationnel, tel est donc cet avenir qu'aucun sourire n'éclaire puisqu'il est sans visage.

Plus que tous, les jeunes sont traumatisés. D'où leur culte de l'instant, de la plénitude d'un moment. *Vivre sans temps mort*, disent-ils. Mais ils fuient : *C'est le laissez-aller, laissez-aller d'une masse, d'un plasma.*

Toutes les expériences historiques de ce siècle, celles qui avaient suscité l'espoir ont lamentablement échoué : « *Et si certains espèrent en la Chine, c'est parce que l'on ne sait pas réellement ce qui s'y passe, on est dans la situation où l'on se*

*trouvait à l'égard de l'hitlérisme en 1933, et à l'égard du Stalinisme en 1950 ».*

Et Ellul poursuit implacablement l'analyse des signes de la mort de l'espérance : la perversion des valeurs. Elles ont sombré dans la mesure où ceux qui s'en réclamaient en faisaient les masques derrière lesquels se cachaient la trahison et l'imposture. Il y a d'ailleurs correspondance entre ce phénomène et celui de la crise du langage exprimée à la fois dans l'inflation verbale et l'excitation scientifique linguistique. Toutes ces analyses savantes sur la langue conduisent à un formalisme total. Le sens nourricier disparaît à mesure que s'effacent le sujet qui parle, et l'intelligibilité du monde. Et nous voilà transportés dans le monde de l'image dont on se rassassie dans la mesure où elle est instrument de rêve et d'illusion.

Il ne faut donc pas s'étonner de la stérilité de l'homme moderne. Le retour aux magiciens et la fortune de la science-fiction ne s'expliquent que par la volonté de surmonter dans l'imaginaire l'incertitude du destin. N'est-ce pas un aveu d'impuissance, de stérilité, tout comme ce mépris à l'égard de l'autre, pour l'abaisser, le néantiser. Du moins les temps aristocratiques s'ils étaient durs, savaient rendre à l'adversaire vaincu l'hommage qui lui était dû.

#### Le temps du soupçon

*« Nous avons appris à chercher derrière, au-delà, l'innommé, l'insaisissable, le grouillement profond, les forces cachées, les arcanes ». Marx, Nietzsche et Freud sont passés par là. Le premier a bati sa théorie de l'idéologie, de la conscience fausse qui justifie une conduite sociale, un intérêt de classe. La personne disparaît derrière le groupe. Tu es un bourgeois, donc tu reflètes les intérêts de ta classe.*

Nietzsche par son implacable décapage des vertus et des fausses valeurs, sa volonté de mettre à nu la vérité profonde soumet chacun au regard inquisiteur de l'autre. Et Freud ! *Chacun sait le chemin qu'il nous a fait suivre, partant du malade pour nous apprendre ce qui constitue le profond de l'être conscient, voulu, construit. Les impulsions inconscientes, la structure de ce socle sur*

*lequel toute personne s'édifie, l'océan d'irrationnel et d'involontaire dans lequel nous sommes plongés ; la personne est un affleurement si réduit et mensonger des puissances qui nous habitent que nous avons appris à ne plus faire confiance.*

Comment, dans ces conditions, se regarder l'un l'autre sans se soupçonner, sans se fuir et sans se haïr ? Tout cela débouche sur la dérision : plus rien ne vaut dans l'ordre humain, dans celui du cœur. Restent le désespoir et le reniement de soi-même.

Dans cette première partie, seul le sociologue parlait. Par la suite, il laisse la place au théologien, au croyant, au protestant qui poursuivent le diagnostic sur un plan supérieur : Dieu est-il présent et agissant dans ce monde désespéré ? La réponse étonnera, scandalisera : *« Malgré toutes les raisons, j'affirme aujourd'hui que Dieu s'est en effet détourné, et que sa parole en tant que telle, n'est plus dite »*. Malgré les meilleures raisons Ellul n'en démord pas. Ce qui brouille le diagnostic, est selon lui l'erreur radicale des théologiens sur l'homme qui serait devenu majeur et n'aurait plus assez de naïveté pour croire à la façon de ses prédécesseurs. Erreur magistrale ! L'homme contemporain est infiniment plus crédule que ne l'étaient ses prédécesseurs. Seulement, il a perdu l'espérance : c'est pour cela qu'il n'est plus apte à recevoir l'évangile.

*« Dieu est mort parce que l'homme n'y croit plus, mais l'homme est désespéré parce que Dieu se tait. Telle est la réalité spirituelle fondamentale de ce temps. Dieu se détourne, Dieu est absent, Dieu se tait ». Pour comprendre ce langage nous dit Ellul, il faut entrer dans la perspective biblique d'un Dieu agissant dans l'histoire, pouvant se détourner de son peuple et se repentir de l'avoir délaissé. « Que Jésus-Christ soit Dieu avec nous n'empêche pas la déréliction, nous dirons seulement qu'à ce moment la présence de Dieu se fait tellement secrète et discrète que nous ne savons plus ni qui il est, ni rien de plus que notre discours sur lui... »*

Cette absence de Dieu, cette déréliction se manifestent dans la médiocrité de l'église, sa sécheresse spirituelle, son inefficacité. En dépit du remuement contemporain et même de la recherche intellectuelle la plus authentique (exégèse, herméneutique), l'avant-garde chrétienne ne sait que bafouiller les slogans les plus vides de la cité séculière.

## Une éthique de l'espérance

Malgré ce diagnostic, Jacques Ellul est le contraire d'un désespéré. Bien plutôt, il a la conviction que c'est au temps de la dérédiction la plus complète, au fin fond du désert que *l'espérance est la force indispensable, qu'elle a sa raison d'être, qu'elle est la vraie nourriture, qu'elle charge le pain et le vin de leur sens*. A partir de là, il s'engage dans une très belle étude de protestation contre le silence de Dieu dans la bible, protestation qui oblige à sortir de soi-même, de sa suffisance, de son orgueil.

Si notre temps est vraiment celui de la dérédiction, c'est donc l'espérance qu'il lui faut, c'est elle qui sera principe de vie et d'action féconde, *car elle devient alors la possibilité de voir la réalité sans détourner les yeux*, sans embellir ni transfigurer le réel, et sans décourager l'initiative. Le temps n'est plus écoulement insipide, il reçoit de l'éternité une présence qui lui donne un prix. Cette présence est celle de Dieu même. Dès lors tout est déterminé par la relation de l'homme à Dieu : L'action humaine en reçoit mesure, fin, sens.

Nous sommes dans cette perspective aux antipodes du teilhardisme et les théologies dites de la mort de Dieu ne constituent que des ralliements implicites à un humanisme essoufflé, sans sève, incapable de libérer de l'esclavage de la technique et des aliénations modernes. Seule l'espérance est libératrice, elle seule ouvre l'avenir. Elle seule recèle les vertus authentiquement révolutionnaires, celles qui ne se retournent pas en dernier ressort contre la liberté.

C'est le destin commun des mouvements révolutionnaires que de trahir leurs origines et de précipiter dans le totalitarisme et la terreur. Ceci s'explique pour peu qu'on s'aperçoive de leur propension à identifier le relatif à l'absolu, Mao par exemple, *n'a pu mettre en mouvement les troupes qu'en maintenant ces objectifs dans leur relativité qu'il connaît bien. Il n'a pu réaliser la révolution culturelle que par l'absolutisation de sa pensée, qu'en portant à l'incandescence une passion aveugle...* Pour libérer l'homme, il importe bien au contraire de procéder à une relativisation impitoyable de toutes les grandes causes mais cette relativisation

ne peut se faire qu'à partir d'un point de vue absolu.

Voilà qui condamne la théologie dite de l'horizontalité *avec ses bonnes intentions de libérer l'homme d'un père abusif* et de rencontrer Dieu dans l'autre, qui conduit inéluctablement à *déclencher croisades et bûcher*. Mais voilà qui montre aussi comment l'espérance qui relativise donne à l'action révolutionnaire une raison pour s'engager *qui justement n'est pas incluse dans l'action même*. Car le transcendant auquel elle se réfère est Amour.

L'espérance est encore révolutionnaire, parce qu'elle est contestation, dénonciation permanente, *insertion de l'ouverture, de la brèche, de l'hétéronomie, de l'incertitude, de la question* non pas sur le mode des idéologies classiques mais comme puissance en acte, jamais satisfaite et jamais incarnée. C'est pourquoi Ellul dénonce avec force la trahison de l'espérance par des chrétiens qui font leurs ersatz d'espérance, dont le passé a démontré amplement le dérisoire et dont la prétendue nouveauté se révèle une imposture : hier Hitler et Staline, aujourd'hui Mao. Ça ne suffit pas, pour que vous vous laissiez prendre ?

L'attente, la prière et le réalisme constituent les trois vertus, les trois attitudes fondamentales que requiert l'espérance. Attente du veilleur sûr de l'aurore, qui est l'inverse de la résignation et qui sait attendre le moment, ne disperse pas ses forces. Prière dont se nourrit l'espérance qui elle-même nourrit la prière. Réalisme enfin puisque le réel n'est plus une intolérable machine, *une constante condamnation, la source d'une peur et d'une appréhension sans consolation*. Avec l'espérance plus besoin de cet insipide *Idéal*. (*L'idéal est ce qui ne peut être que le mensonge.*)

Dans son dernier chapitre, Ellul s'adresse plus particulièrement aux communautés chrétiennes, auxquelles il propose de vivre au sein du monde, comme *incognito*, un peu comme Israël a vécu depuis 2000 ans : gardant farouchement son identité, acceptant de surface les mœurs et les usages des peuples où il est installé, *mais cependant toujours différent, décalé, semblable, incapable de la communion sociologique ou spirituelle*

*toujours proposée.* Cet incognito demeure un témoignage permanent au milieu d'un monde hostile ou indifférent, dans la discontinuité avec ce monde et dans l'espérance dont il ne vit pas.

Ce dernier chapitre sera très certainement le plus discuté. Ellul le sait qui pressent qu'il va être accusé d'inviter les chrétiens à se renfermer sur leur ghetto. Il n'en a cure. L'incognito est un mode de présence agissant, infiniment plus que la fausse présence au monde qui signifie le plus souvent perte de soi, affadissement, acquiescement aux fausses valeurs et à l'esprit mondain.

Quoi qu'il en soit, l'espérance oubliée est un grand livre qui mérite, croyons-nous, toute l'attention des lecteurs d'*Arsenal*. Dans la stérilité présente de la littérature chrétienne, c'est une exception heureuse. Au niveau de la réflexion sociologique et politique, il apporte des lumières dont-il ne faut pas sous-estimer l'intérêt.

Le théologien catholique lui reprochera son pessimisme « protestant », sa défiance à l'égard de l'Église institution qui est sacramentellement efficace du salut et qui comme telle a vocation universelle. Catholiques et Orthodoxes se référant à la tradition des Pères Grecs lui reprocheront de laisser dans l'ombre la présence du Christ ressuscité vainqueur de la mort et de l'histoire. Mais l'église ne vit-elle pas dans le temps, comme Israël et ses relations avec Dieu ne s'apparentent-elles pas à la vie mystique qui connaît, elle aussi, ses nuits de déréliction ?

Au plan de la réflexion politique, sans faire entièrement mien le pessimisme de Ellul, j'avoue partager quasi entièrement toutes ses conclusions. Ce qui m'a le plus frappé et éclairé, est ce qu'il dit sur la révolution et l'espérance. Enfin une réponse chrétienne à Garaudy ! Lorsque ce dernier affirme qu'être chrétien *ce n'est pas insérer la résurrection dans la perspective de l'histoire, c'est percevoir l'histoire dans la perspective de la résurrection*, il a raison à condition de saisir que la résurrection relativise l'histoire tout en la mouvant par l'espérance.

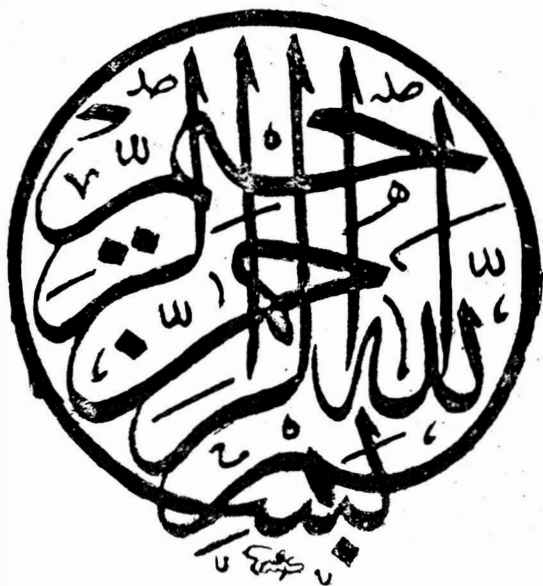
Le plus positif des positifs, Auguste Comte, avait déjà perçu avec l'honnêteté foncière qui était la sienne qu'il fallait une religion pour construire la cité moderne. Jacques Ellul va plus loin en montrant qu'il y faut l'Espérance. Je ne pense pas que quiconque a sérieusement réfléchi au problème politique et à la révolution nécessaire lui apporte un démenti.

Gérard LECLERC



# présence contemporaine de l'islam primordial

par PERCEVAL



De toutes les religions qui ont été révélées en ce monde, on peut sans doute tenir l'Islam pour la plus proche du christianisme (et en un certain sens du catholicisme). Il se trouve qu'elle est en outre une des plus scandaleusement

ignorées en France et parmi les catholiques français.

Il y a d'abord ceux qui se contentent, si l'on ose dire, d'une méconnaissance intégrale. Il y a aussi les usagers réjouis de contresens radicaux : ces derniers fondent leurs « jugements » sur la simplification de thèmes polémiques dont l'archaïsme remonte à cinq siècles ou sept. Le recours à des sources authentiques, même bien plus anciennes, procure les bienfaits toujours renaissants de la vérité.

Paradoxalement, les publications qui traitent de l'Islam sont aujourd'hui nombreuses. Une des plus riches et des mieux informées nous la voyons dans Normes et valeurs de l'Islam dans l'Islam contemporain (1) qui réunit en volume des communications d'origine et de portées très diverses. Nous en avons extrait quelques passages qui nous semblent essentiels.

(1) Paris 1966 — Payot éditeur.

D'une longue étude de M. Osman Yahia — qui a travaillé avec le docteur Nasr et le professeur Henri Corbin pour le premier volume d'une **Histoire de la Philosophie islamique** — nous retiendrons d'abord un commentaire sur le mot d'Islam :

*« Islam, étymologiquement, dérive du verbe aslama qui signifie se donner, se confier, se soumettre librement. Ce mot par sa structure même évoque un acte de don et il s'agit bien en effet d'une soumission consciente et d'un don total. Mais le mot Islâm suggère aussi l'idée de dépôt, de charge, que l'on pourrait traduire alors ainsi : Je vous donne outre ma personne, quelque chose qui m'a été confié, de manière à libérer, à apaiser ma conscience. Mais quelle est la nature de ce don et à qui est-il destiné ? Le Coran précise à cet égard : Ce don est fait à Dieu. C'est à Dieu qu'on se soumet, c'est-à-dire à une réalité qui dépasse l'homme. Et le fidèle lui donne sa face qui n'est autre que la totalité de son être puisque la face représente l'être tout entier. Ainsi par sa devise et sa confession, l'Islam aspire à une vocation universelle. »*

en y ajoutant que, pour un musulman, la soumission à Dieu entraîne le SALAM c'est-à-dire le salut.

Nous emprunterons aussi à M. Yahia un développement sur la doctrine du Coran incréé qui a pour les chrétiens des résonnances johanniques :

*La théologie musulmane nous enseigne que la Révélation divine contenue dans les livres sacrés monothéistes trouve son achèvement dans le Coran qui est la Parole substantielle incréée subsistant éternellement en Dieu. Certes, la portée spirituelle de cette conception est immense car elle permet à l'être humain d'entrer en communication directe avec Dieu. Le Coran qui est dans nos mains n'est pas un acte extérieur de la divinité mais précisément la Présence divine elle-même dans son éternité. Le musulman qui médite le Coran, qui modèle sa vie à la lumière de la Sagesse divine, a effecti-*

*vement une expérience réelle de l'Éternel.*

*La doctrine orthodoxe islamique concernant l'aspect incréé du Coran évoque le dogme de l'Incarnation dans la Chrétienté. En effet, selon l'explication théologique chrétienne, la Nature divine coexiste mystérieusement et miraculeusement avec la nature humaine du Christ. A certains égards, la différence entre la doctrine du Coran incréée et celle de l'Incarnation réside apparemment dans les modalités de manifestation du Verbe éternel : tandis que, pour la vision chrétienne, le Verbe s'est fait chair dans la personne du Christ, il s'est fait expression dans la descente du Coran.*

*Cependant, malgré le parallélisme certain qui existe entre ces deux dogmes, il y a une différence radicale de perspective. En Islam, en effet, la manifestation ad extra du Verbe éternel dans la descente du Coran est comprise comme un mode particulier de théophanie et non pas d'incarnation, d'où la double affirmation en apparence paradoxale, voire contradictoire, d'une part que le Coran est incréé, en ce sens que son expression arabe, en soi contingente, est unie miraculeusement avec le Verbe éternel (et c'est grâce à cette union réelle et mystérieuse que notre croyance au dogme du Coran éternel est pleinement justifiée) et, d'autre part, que le Coran n'est pas Dieu. Cette deuxième affirmation ne contredit la première qu'en apparence. En réalité le rapport de l'expression coranique avec Dieu est un rapport d'union et non pas d'unité. Le Coran donc ne peut être identifié, quant à son expression, à Dieu : il est en Dieu, il est le signe incréé de Dieu mais il n'est pas Dieu.*

De François Bonjean, Lyonnais qui vécut de longues années en Égypte et au Maroc, nous mentionnerons quelques remarques dont la méditation, trente années plus tôt, aurait évité bien des erreurs et des mécomptes. Parlant de l'Afrique musulmane, François Bonjean déclare : ... la foi y prend des formes, selon qu'il s'agit du nomade ou du sédentaire, des frères en guenilles de certaines confréries ou des fqih brillants et bien

rentés, des illettrés au cœur de braise ou des docteurs de colonne — selon, par-dessus tout, la classe des âmes. Mais tous, Petites gens et Seigneurs, sont d'accord sur un certain nombre de points. Tous, nous l'avons dit, et on ne saurait trop le répéter, croient en Dieu, à la Révélation et au Jugement. Tous croient que pour être finalement sauvé il faut au minimum cet atom. La foi dans l'unicité qui opère la justification en ce sens qu'il la prépare pour un avenir plus ou moins éloigné. Tel est le sort du croyant : rentrer tôt ou tard dans le sein de Dieu. Tels sont les fruits présents et futurs de la foi, les grâces tenaces attachées à la foi qui n'aura pas erré pour l'essentiel (unicité et transcendance de Dieu). Ne croit-on pas réentendre les dernières recommandations de Moïse ? « Le Seigneur notre Dieu est le Dieu unique. Tu aimeras le Seigneur de tout ton cœur, de toute ton âme, de toute ta force... Et fais ce qui est droit et bon aux yeux du Seigneur afin que tu sois heureux. ». C'est cette foi vivante qui fait respecter la Loi, qui aide à ne la point trop transgresser, et qui permet parfois de découvrir la Voie. Tous savent ou sentent que les âmes doivent être classées selon qu'elles se sont plus ou moins rapprochées ou éloignées de Dieu ; que, par conséquent, vivre doit être une remontée du périssable, du fluent, vers le permanent, une élévation vers l'Absolu. Foi, on le voit, non pas seulement africaine, mais nettement eurafricaine, eurasiatique ! [...] Un fossé s'est donc creusé entre l'Afrique croyante et l'Europe sceptique, fossé beaucoup plus difficile à combler que celui qui a toujours existé entre Musulmans et Chrétiens, c'est-à-dire entre « gens des Écritures » d'accord du moins, eux, sur ces points fondamentaux : Dieu est ; Dieu est rémunérateur. [...] C'est ici qu'apparaît l'utilité, la mission du nouvel humanisme : établir effectivement, par le haut, par le meilleur, entre deux mondes non point semblables mais complémentaires, le contact qui n'a pu s'établir qu'en apparence, et de façon souvent attristante, par le bas, par le pire. Ceci, non pour fusionner, mais pour se connaître, en tant que fractions d'un même Testament. La découverte de l'âme de la rude Afrique se trouve donc liée pour nous à la

connaissance d'une tradition spirituelle singulièrement proche de la nôtre.

Professeur au Collège de France, Jacques Berque, à propos de l'art musulman non-figuratif (et le premier art abstrait) propose à la réflexion du lecteur des commentaires aussi pénétrants qu'ingénieux : Vous entrez dans une mosquée. Vous contemplez sur les parois telle ou telle arabesque, mais vous faites bien autre chose que seulement la contempler. Vous l'écoutez. C'est une psalmodie qui vous entoure. Si vous êtes croyant, vous déchiffrez peu ou prou les formules inscrites. Vous les reconnaissez, à tout le moins, car elles chantent dans votre mémoire. Elles ressuscitent en vous cet univers coranique qui est celui de vos commencements, de vos jardins d'enfance, mais encore celui de votre aboutissement, de votre finalité. Commencement et finalité, bidâya wa nihâya. Et c'est aussi, tout ensemble, graphie et sonorité. Et, pour le croyant, incantation rituelle. Vous êtes saisi par ces formules et par ces lignes. Vous êtes soumis comme au feu-croisé de ce qui est dans l'arabesque beauté sensuelle et tout ensemble phrase coranique, c'est-à-dire sublime clarté. Il est peu de formules d'art, depuis disons le Temple grec, qui aient mis en œuvre une pareille concentration de forces psychologiques et sociales, internes et externes.

Seulement, si la formule coranique est claire (al-mubîn), son évidence ne ressortira que d'une approche engageant à la fois une continuité sociale et une présence transcendante. Par une nouvelle rencontre entre la forme et le contenu, la matière et le sens, une même sorte d'approche s'impose au spectateur pour déchiffrer l'arabesque. Elle s'offre à ses yeux comme un labyrinthe, un dédale. Elle se complique ou se simplifie au point de défier l'écrit vulgaire. Elle dérègle, ou même inverse, du langage et de l'écrit, la fonction ordinaire, qui est la communication. En revanche, elle leur demande d'autres tâches : de suscitation, de recours. Elle cache sa signification profonde. Elle se propose comme une énigme.

mais n'est-ce pas en ce qu'elle est énigme qu'elle est aussi objet ?

Son contenu est une parole, un centon : sollicitation pour la langue prête, à redire, présence à la mémoire, reconnaissance divinement familière pour l'esprit. Ce contenu serait donc transparent, s'il n'était déguisé. Sa constance artistique, et sa portée sociale, il les acquiert justement par cet aspect d'obscurité, d'énigme, de dédale. L'arabesque unit dès lors la parole de Dieu, la parole de l'homme, mon regard qui la déchiffre et l'assemblée des fidèles qui est autour de moi pour fortifier ma démarche, et les durcit en cette forme qui invite et refuse à la fois.

Ce qui frappe dans cet art, c'est le déguisement qu'il imprime à une parole qui d'elle-même serait claire. Or, il ne fait en l'espèce qu'accomplir, en l'outrant, l'un des rôles du langage. Ce dernier ne se ramène jamais à la pure et simple transmission d'énoncés. Il agit plus qu'il n'informe. Sa signification dépasse d'autant plus son expression que l'acte du langage s'aggrave, et glisse des niveaux de la vie concrète à ceux du beau, de l'érotique, ou du sacré. L'« arbitraire » inhérent à toute opération linguistique prend en cela toute son importance. L'ésotérisme de la ligne arabesque est l'une des applications d'un tel arbitraire. Ce qui est recherché pour l'artiste, ce n'est pas seulement la formulation de la sentence coranique, c'est de dérober à la fois et de révéler la sentence, et de susciter ainsi chez le spectateur, qui est aussi le fidèle, l'émoi cumulé d'une beauté et d'une vérité qui seraient surtout engagement vers les lointains. [...]

Elle tire de ce caractère toutes les conséquences possibles. Simple et dépouillée en certains cas, elle peut s'histoiriser de fleurs, tendre à la graphie curviligne ou au contraire aux décrochements angulaires, se pelotonner sur elle-même, se ramasser : à ce moment-là la ligne devient écheveau, le mot devient blason. Et l'on a de ces figures, aussi essentielles à l'art musulman que l'arabesque, et tellement appropriées à cet art qu'elles por-

taient, sous la Renaissance, des noms tels que « cordelle alla damaschina » : médailles polygonaux, polygones étoilés, bref, ces dédales dont l'initié seul pénètre l'enseignement. Leur caractère commun avec celui de l'arabesque me paraît résider dans l'opposition de deux aspects : une évidence portée à son comble en ce sens que le sujet et l'objet de l'acte artistique sont un mot ou une phrase tendant au langage courant, et l'obscurité portée à son comble par la vertu de l'entrelacs. L'arabesque et le médaillon oriental sont un va-et-vient, organisent un compromis, une lutte, un défi mutuel entre la transparence et l'obstacle.

Certes, la formule coranique est la raison d'être de ce motif ornemental. Mais les complexités du dessin, les objections non de la matière mais de la forme, vont devenir l'être de cette raison. Retenons ces deux caractères et demandons-nous s'ils ne se retrouvent pas dans tout acte artistique...

Il y aurait bien de l'outrecuidance à prétendre ajouter quoi que ce soit à ces considérations magistrales : un mot cependant pour souligner, après bien d'autres, combien cet art sacré communique le sentiment de l'éternel.

## ADRIEN MAISONNEUVE

JEAN MAISONNEUVE, Successeur  
Librairie d'Amérique et d'Orient

11, rue Saint-Sulpice - PARIS (6<sup>e</sup>)

Tél. : 326.86.35

### LIVRES EN TOUTES LANGUES

Anciens, modernes, neufs ou d'occasion

### DE L'ANTIQUITÉ À NOS JOURS

Sur : Afrique, Amérique, Asie Centrale,

Austronésie, Europe Orientale

Extrême-Orient, Indes

ACHATS AU COMPTANT

CATALOGUE SUR DEMANDE

# recherche & perspective ISLAMIQUE

entretien avec **MOHAMMED ARKOUN**

Né en Grande Kabylie en 1928, docteur es-lettres Mohammed Arkoun qui a enseigné l'islamologie à l'Institut Pontifical d'Etudes Arabes est actuellement professeur au centre universitaire de Vincennes. Il est notamment l'auteur d'une introduction à l'édition du Coran publié par les éditions Garnier Flammarion. « Comment lire le Coran » où le Coran, traduction Kasimirski (Garnier Flammarion n° 237).

Sa recherche philosophique a été profondément marquée par les textes essentiels de la pensée islamique mais aussi par les grands courants modernes en linguistique, histoire, sociologie, anthropologie et philosophie.

**Arsenal :** *Comment concevez-vous aujourd'hui un dialogue entre musulmans et chrétiens ?*

**M. Arkoun :** Le dialogue entre musulmans et chrétiens arrive rapidement à une impasse. Pourtant il faut progresser. Il faut donc décider que, tout en conservant de part et d'autre sa conviction, il faut entreprendre une recherche commune sur le phénomène religieux, puisqu'il y a plusieurs religions, plusieurs expressions du Religieux. Il faut donc étudier ces expressions comme on étudie les expressions du Politique ou de l'Économique. Or on a considéré longtemps la Religion comme un tabou qui ne doit pas faire l'objet d'une recherche scientifique. C'est pourtant bien ce qu'il faut faire, tout en continuant à vivre les valeurs propres du Christianisme ou de

l'Islam. Peut-être cette recherche apportera-t-elle des vérités nouvelles qui affecteront la pratique religieuse. Mais toute recherche, en apportant des vérités contraignantes pour l'esprit humain, comporte un risque — si l'on peut appeler risque ce qui doit nous éclairer davantage sur la signification du phénomène religieux.

Actuellement, on constate d'ailleurs une évolution, mais celle-ci est incontrôlée car la Religion ne fait pas l'objet d'une véritable recherche, alors que celle-ci existe en Politique ou en Économie. Il y a donc une sous-connaissance du phénomène religieux, qui fait que nous vivons notre religion comme il y a plusieurs siècles, mais sans l'environnement politique et social qui existait alors. D'où la détérioration progressive du Religieux,

sans qu'il y ait la contrepartie qu'apporterait une véritable recherche intellectuelle.

**Arsenal :** *Pourriez-vous nous dire comment se pose le problème pour l'Islam ?*

**M. Arkoun :** Il y a décalage considérable entre la vie intellectuelle dans les pays d'Islam et celle qui existe dans les pays d'Occident, décalage qui a commencé dès le XI<sup>e</sup> siècle. Et ce décalage est d'autant plus considérable que la vie intellectuelle dans l'Islam actuel est gênée par un grand nombre de difficultés.

Il y aurait donc un énorme travail à faire pour réinsérer la pensée islamique dans le monde tel qu'il est actuellement. Évidemment, un certain nombre de jeunes chercheurs s'attaquent à ce problème, mais leur préparation est généralement insuffisante pour aborder le problème tel qu'il se présente.

Une autre difficulté vient du fait que l'activité de la pensée islamique s'est arrêtée, en gros, vers le XIV<sup>e</sup> siècle, avec la mort d'Ibn Khaldoun. Les horizons, les données, les œuvres sont donc enfermées dans un espace mental que l'on peut qualifier de médiéval. Ce qui ne signifie pas du tout que les problèmes qui ont été abordés par la pensée islamique sont entièrement dépassés. C'est même tout à fait le contraire, et je peux dire que les penseurs du « moyen-âge » musulman étaient beaucoup plus avancés, beaucoup plus féconds, beaucoup plus orientés vers ce dont l'homme a besoin aujourd'hui, que ce qui se fait maintenant chez les chercheurs musulmans.

En fait, si la pensée musulmane classique était étudiée par des chercheurs bien formés, elle trouverait des points d'insertion très nombreux dans notre vie intellectuelle contemporaine. Car dans ma perspective, la recherche sur la pensée islamique a des problèmes propres qui tiennent à la langue, à la collectivité au sein de laquelle s'est déve-

loppée cette pensée, mais elle a aussi une dimension anthropologique, qui existe tout aussi bien dans la pensée chrétienne, par exemple.

La donnée universaliste qui existe dans l'Islam peut, en fait, intéresser non seulement les musulmans, mais tous ceux qui réfléchissent aujourd'hui aux problèmes humains. Je suis certain que, si l'on étudiait à l'Institut Catholique la théologie musulmane selon les perspectives que j'essaie de définir, la pensée théologique chrétienne s'en ressentirait. Je ne sais pas dans quel sens, mais je suis sûr que des problématiques nouvelles naîtraient de ce contact.

**Arsenal :** *Dans la perspective anthropologique que vous venez d'évoquer, pouvez-vous nous parler du Coran ?*

**M. Arkoun :** En préliminaire, il faut dire que le Coran a été lu jusqu'à présent aussi bien par des musulmans que par des non-musulmans qui espèrent y trouver une information sur l'Islam. Mais il a été lu selon le postulat que chaque mot exprime une chose concrète que l'on peut se représenter. Par conséquent, la langue serait le domaine qui nous permettrait d'accéder aux choses par les mots dont elle dispose et par l'expression qu'elle en donne.

Il y a là une conception de la langue qui a prédominé chez la plupart de ceux qui ont lu le Coran. On pourrait d'ailleurs en dire autant pour la Bible ou l'Évangile. Mais aujourd'hui, grâce à la linguistique, on a découvert que les mots ne réfèrent pas nécessairement aux choses telles qu'elles sont. Et l'on découvre donc que les textes littéraires ou religieux disent les choses à travers toute une symbolique.

Si l'on accepte de généraliser cette remarque (en tout cas en ce qui concerne le Coran), si l'on accepte de ne plus lire le Coran comme un code, si, au contraire, on lit ce texte comme un ensemble de symboles ouverts, toujours ouverts à des significations qui ne

cessent d'apparaître dans l'expérience humaine, tout change. On s'aperçoit alors qu'il y a autant de Corans que de sujets lecteurs du Coran, parce que chaque sujet peut faire correspondre aux symboles ouverts du Coran son expérience existentielle propre ; il peut y retrouver une signification adéquate à l'expérience qu'il a personnellement de sa vie.

C'est cela qui fait la spécificité du texte coranique, et c'est à ce niveau-là qu'il faut essayer de l'appréhender si l'on ne veut pas commettre les contre-sens grossiers qui ont été faits par les musulmans eux-mêmes pendant des siècles. Seulement les musulmans ont suppléé à cette erreur d'interprétation du texte littéraire par la pratique religieuse, par la foi : car la pratique religieuse s'exprime par un certain nombre de rites, par lesquels s'expriment les symboles. Et c'est seulement quand les musulmans se mettent à faire de l'analyse du Coran qu'ils l'intellectualisent et qu'ils en perdent le sens symbolique.

Pour un non-musulman, cette compensation par la pratique religieuse n'existe pas : formé aux règles de la philologie positiviste, à la rhétorique aristotélicienne où le discours est construit selon une charpente logique, il ne peut voir dans le Coran qu'un désordre incompréhensible. Si bien qu'il faut toute une culture, ou une re-culture qui exige l'oubli de tout ce que nous avons appris à l'école. Mais cet oubli est extrêmement difficile. Car tout ce que je viens de dire sur le Coran s'applique aussi à l'Évangile et à la Bible : ce sont là des textes qui ont une facture littéraire commune, qui répondent à des objectifs communs. Voilà pourquoi ils ont une dimension anthropologique. Et c'est là que nous retrouvons le phénomène religieux ayant une expression propre, et qui doit donc être étudié selon des méthodes appropriées. Ces méthodes, nous ne les avons pas encore. J'y insiste : même des chercheurs réputés savants ne les ont pas nécessairement. Il y a actuellement, dans l'Université et

dans les milieux scientifiques, des divorces épistémologiques qui séparent les chercheurs avec autant de force que les divorces idéologiques et politiques. Les deux choses sont d'ailleurs liées, mais c'est une autre question.

**Arsenal :** *Pourriez-vous nous préciser les liens qui existent entre les divorces épistémologiques et les divorces politiques ?*

**M. Arkoun :** C'est toujours la linguistique qui est responsable de ces problématiques. Comme chacun sait, il n'y a pas de discours innocent. Le contenu d'un texte se rattache toujours à une certaine conception de la réalité qui comporte nécessairement un choix, donc une élimination : on saisit dans la réalité une certaine part qui correspond à ce qui peut nous soutenir dans notre existence à un moment donné, et on a tendance à écarter d'autres aspects. Et c'est dans ce choix qu'il y a des départs pour des constructions qui deviennent idéologiques : ce sont les idées qui arrivent à former un tout signifiant, tout signifiant qui est basé sur une série de choix.

Par exemple, la pensée islamique s'est développée par suite d'une série de choix, donc de résidus. « L'orthodoxie » islamique est un choix qui a été opéré par certains musulmans qui étaient liés au destin politique de l'Islam officiel. Le pouvoir politique avait besoin d'une légitimation, donc d'intellectuels — et en ce temps-là il ne pouvait s'agir que de théologiens ou de juristes — qui apportaient un soutien au pouvoir officiel. Si bien que « l'orthodoxie » musulmane (le Sunnisme) est le résultat d'un choix de nature politique, les résidus constituant ce que l'Islam officiel appelle les « sectes ».

**Arsenal :** *Ces sectes, que représentent-elles ?*

**M. Arkoun :** Les « sectes », ce sont les hétérodoxes, ceux qui n'acceptent pas la

lecture officielle. Or la recherche historique actuelle montre qu'une de ces « sectes », les Chi'ites, a une lecture du Coran, une interprétation de l'Islam qui donnent beaucoup à penser. Dans bien des cas — pas dans tous car il y a eu des excès — la lecture chi'ite est plus proche de la lecture symbolique de l'Écriture Coranique que la lecture officielle sunnite, cette dernière ayant eu tendance à lire le Coran comme un code. Car c'est bien d'un code qu'a besoin un gouvernement, qui n'a évidemment que faire des « élucubrations » sur les symboles : il lui faut des décisions, et celles-ci ne se prennent qu'avec des énoncés qui correspondent à une pratique concrète précise. Les Chi'ites par contre, écartés qu'ils étaient du pouvoir, ont pu réfléchir sur le texte coranique d'une autre façon. Voilà donc un choix fait par l'esprit, engageant en réalité un choix idéologique et politique qui retentit fortement sur la religion.

Il se pose donc aujourd'hui un problème de remembrement du sens du Coran, qui nécessite une reprise de toutes les œuvres de la pensée islamique. Il faudrait s'efforcer de montrer que toutes les « sectes » représentent autant de lectures plausibles, légitimes ; elles peuvent toutes avoir quelque chose à nous enseigner sur le sens du Coran qui est un sens pluriel, ouvert, si ouvert que les hommes d'aujourd'hui peuvent lire le Coran en y trouvant un sens.

**Arsenal :** *Interprétez-vous de la même façon le Soufisme ?* (1)

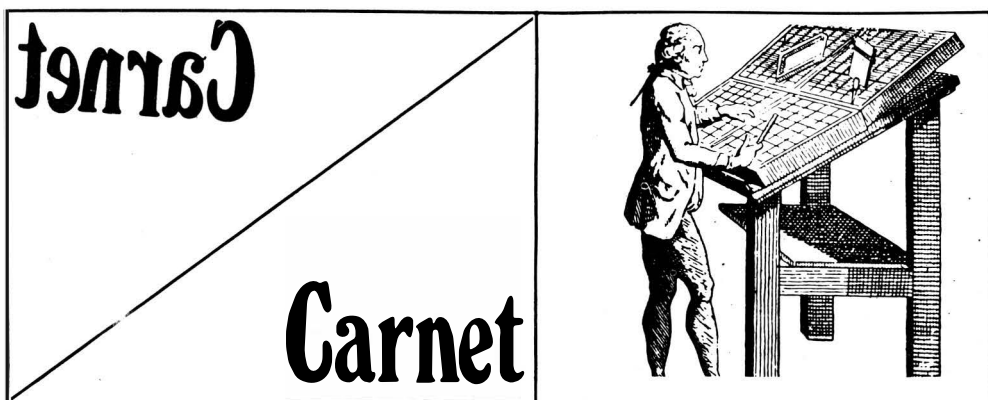
**M. Arkoun :** Absolument. La lecture du Soufisme est essentielle, comme toutes les lectures du Coran. Je ne dis pas qu'elles sont toutes justes, car on ne peut prononcer ce mot à propos du Coran. Je ne peux et je ne veux pas désigner une orthodoxie car, le faisant, je tomberais moi-même dans tout ce que je viens de dénoncer, fondant moi-même une secte et retombant par conséquent dans une idéologie.

Il est très difficile, je le sais, d'évacuer toute idéologie puisqu'il n'y a pas de discours innocent, de méthode innocente. Mais c'est un effort qui doit être soutenu, par une ouverture constante de l'esprit à tout ce qui s'offre à sa réflexion pour la nourrir et la tenir en éveil. C'est à mon avis la seule façon, pour un homme d'aujourd'hui, de lutter contre les idéologies, c'est-à-dire contre les fermetures et les choix définitifs. Car je pense que l'esprit qui fait un choix au départ renonce à ce qu'il doit être. C'est peut-être là une position un peu trop ferme, mais je la prends car elle constitue une foi en l'esprit.

(1) mystique musulmane.



Cabinet Pierre ARVIS & Cie  
SARL, capital de 20 000 F  
ADMINISTRATION DE BIENS  
21, avenue du 14 juillet  
Aulnay-sous-Bois  
Seine-St-Denis  
Tél. : 929 60 16



Une nouvelle revue, **ÉTUDES GAULLIENNES** (1), vient de paraître. Créée à l'initiative des « **Cercles Universitaires d'Études et de Recherches Gaulliennes** », elle a l'intention de publier des travaux sur « **les sources et les thèmes de la pensée du Général de Gaulle** ». Ainsi dans son premier numéro se trouve une étude quasi-exhaustive de M.J.P. Bled sur « **La Monarchie et la République dans l'œuvre du Général de Gaulle** ».

L'importance de ce thème ne peut être célée. On sait qu'un Philippe de Saint-Robert, un Marcel Loichot, un Pierre Boutang voient dans la république gaullienne une forme nouvelle de monarchie. S'il est vrai que « **l'originalité du Général de Gaulle est d'avoir cherché à concilier, dans sa pensée et dans son action, la tradition monarchique et la tradition révolutionnaire (...)** la France du Sacre et la France de la Fête de la Fédération », tout jugement porté sur son œuvre se heurte au problème constitutionnel. De Gaulle mort, le charisme particulier qui s'attachait à sa personne, et ainsi aux institutions de 1958, se dilue sous les assauts informels d'une république sans dimension commune avec celle qu'il admirait, la république patriotique de Lazare Carnot ou de Gambetta, la république victorieuse de Clemenceau.

Et puis, peut-on véritablement taxer de « **révolutionnaire** » la Fête de la Fédération. Bien sûr les événements étaient révolutionnaires, mais une telle fête ne transgressait en rien l'essence même de la « **France du Sacre** » : l'alliance du Roi et du peuple qu'elle représentait, dans une dimension nouvelle, il est vrai, était-elle si différente de celle réalisée à Bouvines, quelques siècles auparavant ? Il serait vain de vouloir épuiser un tel sujet en quelques lignes. En fait l'article de M.J.P. Bled appelle plus d'une remarque, il est trop riche et trop dense pour être traité avec légèreté. Il nous faudra donc revenir, dans **ARSENAL**, sur un sujet sans aucun doute fondamental pour la compréhension de notre temps. Signalons dans le même numéro deux autres articles forts instructifs sur « **Le Général de Gaulle et l'idée de légitimité** » par M.E. Pognon, et sur « **La conception Gaullienne du Chef de l'État** » par M.D. Colard.

Dans le numéro de Mars d'**ESPRIT** (2), deux excellents articles de Jean-Marie Domenach et Michel Panoff sur Levi-Strauss, à propos de « **L'Homme Nu** » (3). La finale de ce livre où le maître du structuralisme règle ses comptes avec les philosophes, est un document extraordinaire. Puisque Levi-Strauss prétend que les mythes ne disent rien sur l'ordre du

monde, la nature du réel, l'origine de l'homme et sa destinée, écrit en substance J.M. Domenach, « à quoi bon ce « finale », ardente et sombre méditation sur l'humanité promise à la mort entropique, où l'on entend le chant profond d'un homme confronté à son destin et à sa caducité ? » De même, M. Panoff, à propos de la destruction du sujet, thème éminemment structuraliste : « ...d'où vient cet inflexible regard que n'arrête aucun voile, et quel est le point fixe auquel se réfère la voix qui souverainement dit : « les objets aussi sont mythiques » ? Ne serions-nous pas revénus au tête-à-tête de la conscience avec elle-même ? » Non, l'auteur de « L'Homme Nu » ne pourra nous persuader que la consistance du moi, souci majeur de la philosophie occidentale a disparu au moment même où il nous fait part qu'un jour viendra où rien ne rappellera qu'il y eut sur terre des hommes. Avec quel accent !

Aller au-delà d'une analyse statique de la croissance, saisir le fond de la dialectique qui la lie au développement, tel est l'objectif de MONDES EN DÉVELOPPEMENT (4), une nouvelle revue trimestrielle publiée sous la direction du Professeur François Perroux. Revue scientifique offrant des articles rédigés en anglais, espagnol ou français, abordant aussi bien « les recherches analytiques actuelles (que) les problèmes d'économie appliquée qui se posent dans les grandes régions du monde ». A ce titre le premier numéro traite de « L'Inégal Développement ». Avec, au sommaire, deux longs articles du Professeur G. Myrdal (Université de Stockholm) ; le premier constituant une remise en cause du concept de Produit National Brut (P.N.B.) dans son incapacité à prendre en compte la totalité du phénomène de développement ; le second cernant avec précision « Le problème de la pauvreté dans le monde ».

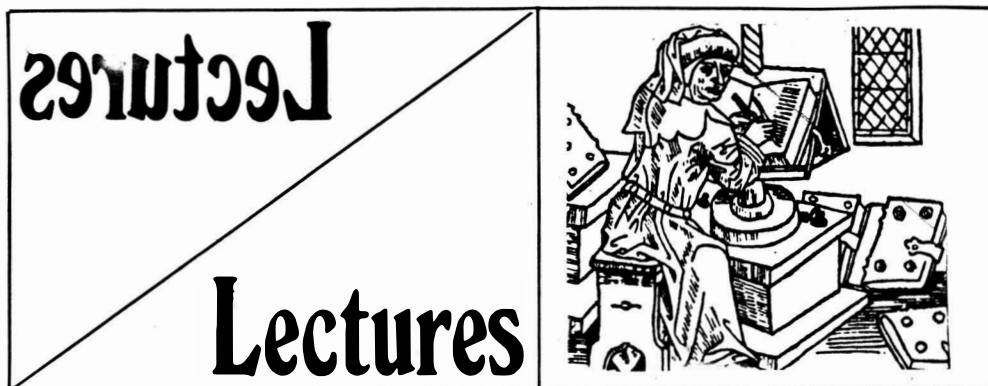
A noter également, outre une étude passionnante de M. M. Rubel sur les diverses applications de la vision marxienne de « La loi économique du mouvement de la société moderne », une communication du Professeur M. Cépède sur la prise en charge du développement au niveau des Nations Unies.

TERRE LORRAINE (5) donne dans son dernier numéro une très belle étude de M.P. Gérard sur « La Lorraine, vivante réalité humaine ». Il faut lire ces pages qui restituent avec bonheur leur sens historique aux « valeurs lorraines permanentes ». Par sa situation particulière, à la limite des mondes français et germanique, la Lorraine a « peu à peu ouvert son esprit à l'universel » tout en conservant au fil des siècles ses profondes qualités de fidélité, de haute spiritualité, de sens du concret. Les propos de M.P. Gérard illustrent parfaitement cette puissante réalité.

Depuis sa création par M<sup>e</sup> A. Leclère, TERRE LORRAINE œuvre aussi au développement de la culture lorraine et publie régulièrement des poèmes, des nouvelles, des études historiques ou archéologiques d'un intérêt certain.

Signalons, enfin, le numéro d'Avril de la revue « MAGAZINE LITTÉRAIRE » (6) qui présente un dossier sur Giono, et offre de surcroît un inédit de ce romancier, « précurseur dans bien des domaines (...), amateur très éclairé d'histoire, poète enfin ». C'est peut-être Jean Carrière, l'auteur de « L'épervier de Maheux », qui cerne le mieux la personnalité de celui qu'il a connu et qu'il continue d'admirer.

- (1) ETUDES GAULLIENNES, 1, rue Daru 75008 Paris
- (2) ESPRIT, 19, rue Jacob 75006 Paris
- (3) « L'Homme Nu », Plon, 1971.
- (4) MONDES EN DÉVELOPPEMENT, Ed. Techniques et Économiques, 3, rue Soufflot 75005 Paris
- (5) TERRE LORRAINE, 56, place Loritz Nancy
- (6) MAGAZINE LITTÉRAIRE, 40, rue des Saints-Pères 75007 Paris



un  
**CAHIER de L'HERNE**

# Julien GRACQ

Chaque *Cahier de l'Herne* est un monument. Richesse de la documentation — en particulier biographique et bibliographique — diversité des évocations et des apports critiques, intelligence des classifications, tout contribue à faire de chaque livraison de cette publication l'un des plus beaux hommages qui puisse être rendu à un auteur. Sans doute la plupart des personnages qui ont eu les honneurs des *Cahiers* connaissent-ils une gloire à laquelle il est difficile d'ajouter quoi que ce soit. Mais la manière dont ils sont reçus, compris, ressentis par nos contemporains mérite d'être fixée pour l'avenir ; les éditions de *l'Herne* s'en sont chargées de la manière la plus magistrale.

Fallait-il faire un tel effort pour Julien Gracq ? Il suffit de feuilleter le *Cahier*

qui vient de lui être consacré pour constater qu'il y a là une véritable fête pour les yeux, pour l'esprit et pour le cœur. Le Prix-Goncourt-malgré-lui de 1951 se sera rarement trouvé aussi bien servi.

A côté de textes inédits ou peu connus de Gracq lui-même, on trouve des témoignages essentiels comme ceux de José Corti, Robert Margerit, Joyce Mansour ou Pieyre de Mandiargues ; des commentaires sur plusieurs de ses livres ; des interprétations portant sur l'ensemble de son œuvre ; des souvenirs sur l'homme livrés par ceux qui l'ont connu à différents moments de sa vie.

Qui est donc Julien Gracq ? Pseudonyme, à la signification obscure de Louis Poirier, Gracq est né dans le Maine-et-Loire en 1910. Le lycée de Nantes où il fait ses études secondaires, n'a rien à envier, lorsqu'il a dix ans, aux lycées de 1973 : l'atmosphère est à l'émeute. Ce qui n'empêchera pas le jeune Poirier d'être un brillant sujet, cumulant les prix au concours général... Arrivé à Paris, il entre dans la classe d'Alain, à Henri IV. Normalien, agrégé d'histoire, son amitié pour Henri Queffélec lui fait découvrir la Bretagne, et le nom d'Argol, « *lu dans un horaire d'autocars* ». Ce sera le point de départ de la rédaction de son premier livre, *Au Chateau d'Argol*, refusé par Gallimard, mais accepté, à compte d'auteur, par José Corti ; celui-ci affirme aujourd'hui tenir Gracq « *pour la premier*

*écrivain de notre temps* ». Vers 1932, il découvre les surréalistes et André Breton, et, en 1943, Ernst Jünger et *Sur les Falaises de marbre*. Deux ans plus tard, il publie *Un beau Ténébreux*, puis, en 1950, *La Littérature à l'estomac* et en 1951 le *Rivage des Syrtes*.

*La Littérature à l'estomac* constituant une violente attaque contre les prix littéraires, il refuse le prix Goncourt qui lui est décerné l'année suivante pour *Le Rivage des Syrtes* et renvoie symboliquement le chèque (non moins symbolique) que lui adresse l'Académie Goncourt. Il publiera encore des récits : *Un Balcon en forêt* et *La Presqu'île* ainsi que des essais : *Préférences* et *Lettrines*.

Gracq est-il un surréaliste ? Le texte d'une de ses conférences, intitulée « Le surréalisme et la littérature contemporaine », et que reproduit le *Cahier*, permet d'aider à répondre à cette question. Le mot même de « surréalisme » s'est, pour Gracq, considérablement avili, dévalué, et il convient de le débarrasser de cette trace d'innombrables doigts sales qui finit par nous cacher l'effigie même des monnaies qui ont beaucoup roulé. Le vrai surréalisme n'existe plus en tant qu'école, mais, comme le disait Maurice Blanchot, que cite Gracq, *il est partout. C'est un fantôme, une brillante hantise littéraire. A son tour, métamorphose méritée, il est devenu surréel*. Comment peut-il se définir ? On l'a souvent assimilé au dadaïsme, ce qui est une erreur : le dadaïsme est purement négatif et destructeur, alors que le surréalisme *affirmait beaucoup plus qu'il ne niait*. Le surréalisme est, pour Gracq, la foi inconditionnelle en la surréalité, celle-ci étant essentiellement *suppression des contradictions, élimination des antinomies. Son pressentiment est celui d'une totalité sans fissure où la conscience pénétrerait librement les choses, et s'y baignerait sans cesser d'être, où l'irréversibilité du temps s'abolirait avec le passé et le futur*. Gracq rapproche l'idée de surréalité de la notion hégélienne de *savoir absolu*, telle qu'elle apparaît dans *La Phénoménologie de l'Esprit*, et cite également à ce propos le mot de Rimbaud : *Par l'esprit, on va à Dieu*. Il qualifie le surréalisme de *formidable optimisme*.

On voit l'importance d'un texte comme celui-ci. Les analyses de différentes œuvres de Gracq que publient ce

# Collection Les cahiers de L'Herne



|              |                                           |      |
|--------------|-------------------------------------------|------|
| Cahier n° 1  | René-Guy CADOU (épuisé)                   |      |
| Cahier n° 2  | Georges BERNANOS (épuisé)                 |      |
| Cahier n° 3  | Louis-Ferdinand CELINE 3 et 5 (réédition) | 65 F |
| Cahier n° 4  | Jorge-Luis BORGES (épuisé)                |      |
| Cahier n° 6  | Ezra POUND 1                              | 54 F |
| Cahier n° 7  | Ezra POUND 2                              | 54 F |
| Cahier n° 8  | Henri MICHAUX (épuisé)                    |      |
| Cahier n° 9  | BURROUGHS/PELIEU/KAUFMAN                  | 36 F |
| Cahier n° 10 | LE GRAND JEU (épuisé)                     |      |
| Cahier n° 11 | UNGARETTI                                 | 43 F |
| Cahier n° 12 | LOVECRAFT                                 | 54 F |
| Cahier n° 13 | MASSIGNON                                 | 58 F |
| Cahier n° 14 | GOMBROWICZ                                | 59 F |
| Cahier n° 15 | RENE CHAR                                 | 55 F |
| Cahier n° 16 | SOLJENITSYNE (épuisé)                     |      |
| Cahier n° 17 | Lewis CARROLL                             | 55 F |
| Cahier n° 18 | MAO TSE TOUNG                             | 59 F |
| Cahier n° 19 | Pierre Jean JOUVE                         | 64 F |
| Cahier n° 20 | Julien GRACQ                              | 64 F |
| Cahier n° 21 | de GAULLE                                 | 64 F |

# L'Herne

41 rue de Verneuil Paris 7

*Cahier de l'Herz* ne présentent pas moins d'intérêt. L'influence de Hegel, signalée par Pieyre de Mandiargues, est étudiée par J.F. Marquet et reconnue par Léo Pollmann dans leurs textes consacrés au *Chateau d'Argol*, tandis que le professeur Léon S. Roudiez dénoue les fils qui relient *Au Chateau d'Argol* à *Un beau Ténébreux*.

Deux contemporains, dans la littérature européenne, sont à rapprocher de Gracq : Ernst Jünger, à cause de *Sur les falaises de marbre* et Dino Buzzati, l'auteur du *Désert des Tartares*. Gracq a découvert *Sur les falaises de marbre* acheté par hasard dans la gare d'Angers en 1943. Cette lecture le laissa, selon un mot d'Hemingway, *aussi vide, aussi changé et aussi triste que n'importe quelle haute émotion*. Il venait d'aborder de plain-pied *l'une des œuvres exemplaires de ce temps*, exemplaire par *cette sagesse un peu hautaine, cette lucidité impavide où nous frappe surtout le sentiment de la distance prise, cette lecture sidérale du monde comme il va*.

Le *Désert des Tartares* de Buzzati est rapproché du *Rivage des Syrtes* dans une très intéressante étude de P. Berthier. Partis *d'une même atonie*, les deux auteurs *l'ont tous deux réveillée par la gifle d'un brutal événement qui a remis en branle des enchaînements dont on n'est plus maître*. Mais ici commence la bifurcation entre les deux œuvres, la *frontière*, chez Buzzati, fixant la limite du désert, alors que chez Gracq, elle est essentiellement appel à la transgression.

Voici quelques aperçus sur un *Cahier* dont on ne peut tout citer, tout évoquer. On ne peut que trouver un immense bénéfice à s'y plonger : c'est en effet une invitation permanente à un retour au texte, ce texte de Gracq qui constitue l'un des événements majeurs de la littérature française contemporaine. Promenez-vous au *Chateau d'Argol*. Rencontrez le *Beau Ténébreux*. Surtout, abordez au *Rivage des Syrtes*. Ce « *plus long poème en prose de la langue française* » est un livre qu'il ne faut jamais prêter : on ne le récupère jamais... Laissez-vous ensorceler. Laissez-vous fasciner par cette recherche infiniment tendue de ce point qui avouglait Breton « *où le vie et la mort, le réel et l'imaginaire, le passé et le futur, le communicable et l'incommunicable, le haut et le bas cessent d'être perçus contradictoirement* ».

# B. de JOUVENEL

# du

# principat

# et autres

# réflexions

# politiques

(éd: HACHETTE)

Sans grand égard pour la chronologie des études, parfois anciennes, que JOUVENEL a récemment réunies pour l'édition, nous voudrions souligner la richesse des quelques leçons qu'en peut tirer quiconque s'intéresse à l'avenir de sa Cité. Implicitement, ce sont bien des dogmes reçus que le lecteur devra réviser, et l'éventail est vaste.

## ÉPISTÉMOLOGIE...

Nous trouvons au plan théorique fondamental une très opportune remise à leur place de chacune des disciplines politiques. La Philosophie politique (ou « doctrine ») d'abord oblige à orienter la (et LE) politique vers les vraies fins humaines et rappelle que, si nous ne pouvons rien que sur l'avenir, nous sommes auteurs de notre sort — même et surtout politique. Elle fait donc de l'effort de prévision une obligation morale, tout le bénéfice devant en revenir à la Prudence politique, celle qui exerce l'art royal par excellence. Mais c'est maintenant affaire de Science politique que d'accroître cette capacité de prévision. Seulement, il y faut l'esprit de synthèse du « généraliste » consistant à coordonner les anticipations que font les diverses Sciences sociales dont le trait

commun est de porter, comme telles, sur les décisions humaines. Ainsi la « Théorie des jeux » de Morgenstern et Neumann peut servir au politiste, si du moins il prend garde que l'homme agit davantage **en vue** d'un résultat qu'il croit désirable (en latin : *Ut*), que sous la pression de causes qui le déterminent (*Quia*) et que donc l'incertitude future nous écarte un peu du « Jeu », où l'information est totale sur les Possibles. Il reste que l'art de la Conjecture gagnerait à ce que la Science politique sorte de l'âge de l'« animisme » : même si, ontologiquement, elle aurait tort de tenir l'homme pour une simple « chose » — d'ailleurs les déviances, les crises... se chargeraient de la nier —, elle peut énoncer quelques **lois** des grands nombres ; et même les trouver intelligibles (seul le procédé littéraire de « l'œil neuf » donne tout pour insensé... Et si le politiste ne peut répéter des expériences identiques, il n'en est pas moins, avantage sur le chimiste, « à l'intérieur de la cornue ».)

L'objet spécifique de la Science politique, c'est l'un seulement des comportements humains : celui qui consiste à faire faire par autrui. Jouvenel propose comme « Théorie politique pure » de nommer *Instigation* ce qui est ainsi le propre de l'entreprise politique. Mais il ne sacrifie pas pour autant au culte des grands hommes : d'une part, « l'explication politique » doit aussi considérer les idées, les besoins ou les forces auxquels répondent les opérateurs politiques ; d'autre part le jugement politique doit savoir que le phénomène peut être aussi bien *faste* que *néfaste*.

La Politique, c'est la sélection des « suggestions » dont grouille la scène sociale et dont certaines sont incompatibles entre elles.

Le Politique, ce n'est pas l'entité Peuple, ou Assemblée... c'est le lieu décisionnel qui réagit à ce milieu instable à la recherche de « l'homéostasie », donc d'actions anti-aléatoires pour compenser la différenciation accrue des hommes et de leurs préférences et leur réticence aux changements. C'est là une « opération maximante » de la coopération sociale.

Mais cela dit, le gouvernement n'est pas la « tête » d'un « corps » social. Il en serait plutôt le système de transmissions, réparti dans l'ensemble mais

l'« informant » comme le système nerveux. Et ce « corps » n'en est pas un, mais plutôt une entité dans laquelle on n'observe de concret que des hommes, et des rapports humains. C'est un « tissu » que maintient la confiance « habituelle » qui permet de parier sur autrui, donc d'œuvrer au-delà de l'instant. Le droit des gouvernants sur les gouvernés ne découle donc pas de ce qu'ils prétendent incarner (pour Jouvenel, l'être réel du « grand corps collectif » est une dangereuse croyance), mais des nécessités de la fonction qu'ils exercent.

Salutaire nous semble ce réalisme capable de dénoncer toutes les **minimisations** théoriques du Politique qui n'ont jamais, au contraire, empêché la « Croissance du Pouvoir », et sous sa **forme la pire** : la cryptocratie.

### ... ET PROJET POLITIQUE

JOUVENEL retrouve-t-il décidément MAURRAS ? De même que son Essai d'abord paru en anglais **De la politique pure** (1963) posait la même Anthropologie que **La politique naturelle** (1), de même **Du Principat** vise à renouer avec notre constitution naturellement monarchique au sommet et communautaire à la base.

Corriger ce qu'a d'inouï le monopole du Principat contemporain par des « pouvoirs d'empêchement » qui **représentent** quelque chose de plus fort et de plus réel que l'étiquette idéologique qui sort majoritaire dans telle circonscription au découpage insignifiant, voilà qui exige leur indépendance entière, c'est-à-dire ni rivalité, ni compétition, ni similitude de désignation. Alors que « la vogue intellectuelle » persiste à refuser ces remèdes en ne prônant qu'adéquation de durée des mandats politiques ou discipline de vote, Jouvenel tient que le dynaste, étant électif, n'en est que plus illimité et que les représentants et avocats de nos intérêts, étant appelés à lui succéder, n'en sont que plus serviles devant lui. Alors que « si la souveraineté est conçue comme l'attribut d'Un seul, nous ne serons pas si fous que de la concevoir illimitée » ; et si elle est en possession tranquille, elle n'en sera que moins ombrageuse ! Car ce que nous

cherchons, ce n'est pas de confondre Peuple et Gouvernement, mais qu'un pouvoir spécialisé garantisse l'exercice de nos droits privés, même collectifs.

Pour que tombe le voile de la cryptocratie qu'autorise « le hochet » électoral, avouons le Principat et, en le formalisant, limitons-le à certains droits « sans oublier que tous les autres droits existants dans la société, bien inférieurs en dignité, ne lui sont pas inférieurs en légitimité ». Ce « néo-constitutionnalisme » posé contre l'arbitraire ne sera plus « lockien » (faire observer la Loi générale par un État-gendarme), mais contrebalancera un Prince chargé de dire « Oui » ou « Non », « Plus » ou « Moins »,... à des **politiques** à long terme concertées entre partenaires et experts.

Mais s'agit-il vraiment d'un **Projet à réaliser** ? Car la Techno-bureaucratie ne fait rien d'autre et elle aura tôt fait de se dépouiller des vieilles formes libérales, juridiques et parlementaires...

« Autonomiser les organes publics, rapprocher chaque foyer de l'univers d'information pertinent à ses décisions », appliquer enfin toutes les justes recettes du Centre de Sociologie des Organisations, tout cela, elle y arrivera peut-être, si on lui prête vie !

Mais ce que sa logique n'intégrera jamais, c'est « l'utopie pratique » qui projetterait de faire servir à quelques buts humains l'amélioration de nos moyens, si heureusement accrue, mais, hélas ! sans aucun discernement adulte et responsable. Ce vœu que Bertrand de Jouvenel exprime dans un si bel article de 1965, (2) nous le croirions plus réalisable si nous refaisions la Cité entièrement et en misant sur ses cellules naturelles comme les premiers lieux de « culture », de mémoire et de projet...

Raoul GAILLARD

# WILLIAM FLETCHER

## L'église clandestine en URSS

(éd: A. Moreau)

Octobre 1917 : le jeune pouvoir bolchévique est confronté à de nombreux problèmes. A l'extérieur, la guerre qu'il faut absolument achever, quel qu'en soit le prix, afin de sauvegarder les conquêtes intérieures menacées par la contre-révolution qui regroupe les monarchistes, les libéraux, la bourgeoisie, ce qui reste de l'armée du Tsar et l'Église.

C'est sur le phénomène de la lutte contre l'Église Orthodoxe que s'est penché W. Fletcher. Cette lutte recouvre divers moyens : lutte armée au plus fort de la guerre civile, lutte économique qui se manifeste par la confiscation de la quasi-totalité des biens de l'Église, puis lutte policière à partir du moment où, la guerre civile terminée, l'État soviétique désormais bien assis pourra entamer ses campagnes contre l'Église Orthodoxe « seule opposition réelle au régime ».

L'un des mérites du livre de Fletcher est de montrer très clairement les variations, les modifications d'attitude du régime envers l'Église.

A une lutte militaire qui ne s'est définitivement achevée qu'en 1928, succède une vigoureuse campagne antireligieuse dont le but était l'élimination à court terme de toute forme de croyance. Cette campagne ne fut interrompue que durant « la grande guerre patriotique », période durant laquelle le gouvernement fut amené à composer avec l'Église ; Fletcher parle de « Concordat de fait » dont la date se situerait vers 1943. Mais cette coexistence ne durera pas longtemps. Dès 1950, une nouvelle campagne antireligieuse est entreprise qui durera environ 15 ans.

(1) La célèbre préface de **Mes idées Politiques** 1937 Fayard

(2) « Les utopies à but pratique » repris dans **Le P incipat**

Comment s'expliquer que l'Église Russe se tienne encore debout ? Grâce à la foi très profonde des croyants, certes. Mais ce n'est pas tout. « Il est impossible de ne pas tenir compte du fait qu'un gouvernement communiste dispose d'un pouvoir suffisant pour écraser l'opposition religieuse toutes les fois qu'il est prêt à en payer le prix... Essentiellement, la tâche des Églises consiste à s'assurer que les communistes estiment que le prix de la suppression est plus élevé que ne sont grands les inconvénients de la tolérance ». (1)

Mais Fletcher ne se contente pas de familiariser le lecteur avec ce phénomène d'oppression antireligieuse. Il dresse un tableau net, et relativement complet des différentes sectes et tendances au sein d'une Église entrée dans la clandestinité. Succès d'autant plus méritoires que de tels groupes ont été au total très nombreux, et les informations sur leur compte, très rares. C'est que ni le gouvernement (nécessité idéologique), ni les groupes clandestins eux-mêmes (crainte de la répression), ne tiennent à livrer leur problème à la publicité... ce qui chagrine tant les soviétologues occidentaux

Ces différentes organisations sont nées du refus de toute « coopération » avec le gouvernement (contrairement à l'Église officielle) ! La plupart d'entre elles sont restées peu importantes. De même, leur durée de vie n'excédait pas, au mieux, quelques années. Certaines de ces sectes se caractérisaient par le faible degré d'intégration de ses membres dans la société soviétique (vagabonds, silencieux, hommes de DIEU). Deux groupes, cependant, ont pu durer, et se développer : la vraie Église Orthodoxe qui a pu naître à la faveur des relâchements policiers consécutifs à la guerre, mais surtout les « Vrais Chrétiens Orthodoxes », dont l'existence est encore affirmée. Ils constituent « un des mouvements de l'Orthodoxie qui s'est abreuvé du patrimoine spirituel de la contre-révolution religieuse et monarchiste » (2)

L'étude approfondie de W. Fletcher constitue une très bonne analyse critique, dont le degré d'objectivité est de surcroît élevé. Elle permet en outre d'intéresser simultanément le spécialiste par les documents qui s'y trouvent réunis, et le lecteur qui, simplement, désire connaître les difficultés et les tendances de la vie religieuse dans ce pays.

Patrice ALLIENNE

(1) NATHANIEL DAVIS : « Religion and Communist government in the Soviet Union and Eastern Europe »

(2) KLIBANOV : « Sovriémonnoïé sektanstvo v Lipetskoï oblasti »

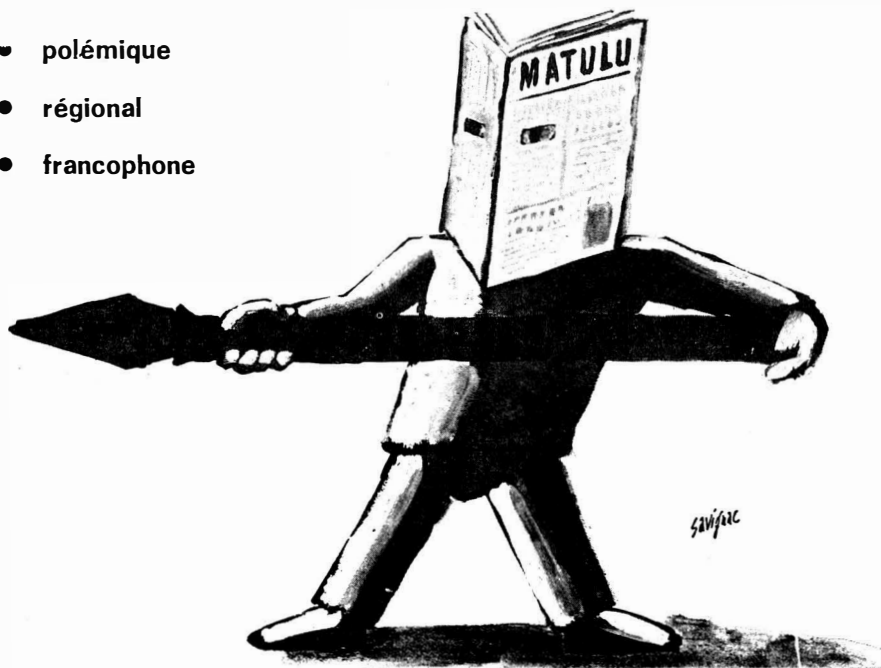


# MATULU

mensuel littéraire et artistique

Rédacteur en chef : Michel Mourlet

- polémique
- régional
- francophone



(dessin de SAVIGNAC)

*L'ensemble de MATULU m'a paru très remarquable, mieux, très salubre, au sens et au niveau où Rimbaud écrit : « Mais que salubre est le vent ! »*

Roger CAILLOIS, de l'Académie Française.

**MATULU franchit le cap  
de sa troisième année d'existence sous le signe de  
L'ANNEE MOLIERE**

---

*Le numéro : 2fr50 ( CCP Paris 561 08)*

*Un spécimen gratuit choisi parmi les derniers numéros antérieurs encore disponibles sera adressé aux lecteurs d'ARSENAL qui en feront la Demande.*

MATULU 6, rue Papillon 6 - 75009 PARIS

2910N

# Notes



« Biographie de Rudolf Steiner »

S. Rihouët-Coroze

(Triades)

Qui connaît Rudolf Steiner en France ? Assurément peu de personnes. Et pourtant sa doctrine a encore de nombreux adeptes dans le monde et possède un certain rayonnement. Mais qui est Rudolf Steiner ? Né en 1861, il fut le fondateur de l'anthroposophie — doctrine de la sagesse de l'homme. Attiré par l'ésotérisme et surtout l'ésotérisme chrétien occidental, il dirigea de nombreux cercles et fonda le Gœtheanum de Dornach (Suisse). De cette curieuse doctrine, syncrétisme plus ou moins équilibré entre un occultisme visionnaire et une logique scientifique fort rigoureuse, S. Rihouët-Coroze retrace les multiples étapes avec talent. C'est ce qui rend intéressant le personnage Rudolf Steiner qui mérite d'être mieux connu aussi bien par sa pensée que par ses œuvres.

## POUGET — LES MATINS NOIRS DU SYNDICALISME

Christian de Goustine

(Éditions de la Tête de Feuilles)

L'étude de l'œuvre de l'un des principaux propagandistes de l'anarchisme à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et l'analyse de l'action de l'un des rédacteurs de la Charte d'Amiens, qui jouera un rôle important dans les organes directeurs de la C.G.T. Un livre essentiel pour une connaissance plus approfondie de l'histoire du syndicalisme et d'un courant de pensée qui ressurgit aujourd'hui.

## LA NUIT FINIRA

Henry Frenay

(Laffont)

Par son chef, fondateur de l'« Armée secrète » puis ministre dans le gouvernement provisoire du général de Gaulle, l'histoire du mouvement **Combat**. Passionnant et passionné, le livre d'Henry Frenay éclaire d'un jour nouveau les rapports entre Londres et la Résistance, révèle certains aspects inconnus du jeu américain et apporte un témoignage parfois surprenant sur les principaux responsables de l'action clandestine en France occupée.

Un livre important, où l'amertume des occasions manquées ne vient jamais atténuer la fraternité des acteurs de cette épopée qui aurait pu mieux finir.

# VOUS TROUVEREZ ARSENAL



## *Dans la région Parisienne*

|                          |            |
|--------------------------|------------|
| 324 rue St-Honoré        | Paris 1°   |
| 36 bd St-Germain         | Paris 5°   |
| 7 rue St-Victor          | Paris 5°   |
| 33 rue Gay-Lussac        | Paris 5°   |
| 49 bd St Germain         | Paris 5°   |
| 149 bd St Germain        | Paris 6°   |
| 82 bd St Michel          | Paris 6°   |
| 65 rue de Rennes         | Paris 6°   |
| 113 bd St Germain        | Paris 6°   |
| 3 carrefour de l'Odéon   | Paris 6°   |
| 16 rue des Saints Pères  | Paris 7°   |
| 1 av Matignon            | Paris 8°   |
| 63 av des Champs-Élysées | Paris 8°   |
| 84 av des Champs-Élysées | Paris 8°   |
| 22 rue Quentin-Bauchart  | Paris 8°   |
| 15 - 17 rue de Rome      | Paris 8°   |
| 90 rue du Rocher         | Paris 8°   |
| 6 - 8 bd des Capucines   | Paris 9°   |
| 8 bd Montmartre          | Paris 9°   |
| 112 rue St Charles       | Paris 15°  |
| 114 rue de Sèvres        | Paris 15°  |
| 34 rue du Dr Blanche     | Paris 16°  |
| 12 rue de Passy          | Paris 16°  |
| 4 bd de Charonne         | Paris 20°  |
| 5 rue E Deloison         | 92 Neuilly |
| 14 place du marché       | 92 Neuilly |
| 3 rue Bellini            | 92 Puteaux |

## *En Province*

Aix-en-Provence, Amiens, Angers,  
Besançon, Bordeaux, Caen,  
Clermont-Ferrand, Dijon, Grenoble, Lille,  
Lyon, Marseille, Montpellier, Nancy,  
Nantes, Nice, Orléans, Reims, Rennes,  
Rouen, Strasbourg, Toulon, Toulouse.

## *Arsenal est fait par*

---

Directeur de la Publication  
Yvan AUMONT

---

Directeur  
Bertrand RENOUVIN

---

Rédacteur en chef  
Philippe DILLMANN-BUCHEL

---

### Comité de Rédaction

Arnaud FABRE  
Michel GIRAUD  
Yves CARRE  
Gérard LECLERC  
Michel LEDOYEN  
Georges Paul WAGNER  
Christian DELAROCHE

---

Conseiller Artistique  
François FLEUTOT

---

Imprimerie  
DESIGN-GRAPHIC

---

Publicité  
SNPF 17, rue des Petits Champs  
75001 Paris-Tél.: 742-21-93

---

Diffusion  
N M P P

**ARSENAL**  
17, rue des Petits Champs  
75001 PARIS Tél.: 742-21-93  
CCP : ARSENAL la source 30 737 24  
revue mensuelle éditée par la  
Société Nationale de Presse Française

## Pour vous Abonner

NOM .....

Prénom .....

ADRESSE .....

.....

Code Postal .....

Profession .....

Date de naissance .....

Souscrit un abonnement d'un an (dix numéros) à ARSENAL à partir du numéro .....

et verse ce jour la somme de ..... (1)

par ..... (2)

fait à ..... le .....

Signature

## Pour vos Amis

Donnez-nous le nom et l'adresse des personnes de votre entourage susceptibles d'être intéressées par ARSENAL. Nous leur ferons parvenir l'un de nos prochains numéros.

Nom, prénom .....

Adresse .....

Profession .....

Nom, prénom .....

Adresse .....

Profession .....

(1) Abonnement normal : 60 fr

Abonnement de soutien : 150 fr

étranger : 80 fr (surtaxe aérienne en sus)

(2) Chèques bancaires à l'ordre d'ARSENAL ;

Chèques, mandats et virements postaux

à l'ordre d'ARSENAL CCP : La source 30 737 24

*Arsenal 17 rue des petits-champs 75001*



# chaque jour lisez COMBAT

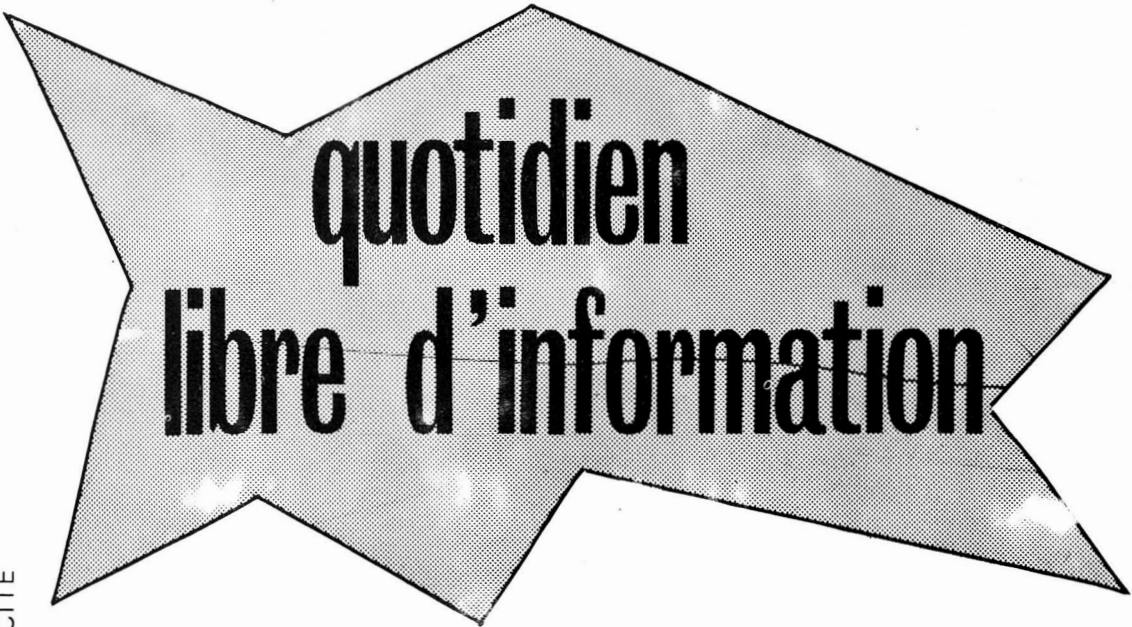
*Vous trouverez des rubriques spéciales :*

Beaux-arts . . . . . le Lundi

Tourisme . . . . . le Mardi

Lettres . . . . . 4 pages le Mercredi

Mode . . . . . le Samedi



quotidien  
libre d'information

**arsenal**